
MÉDECINS DU TEMPS
L'ESSENCE DU CŒUR
Une médecin spécialiste, un parfum,
Bagdad 850 après J.-C.
Dr. Alain Maximus

Médecins du Temps

Tome 4 — L'Essence du Cœur

Table des matières

Tome 4 — L'Essence du Cœur 2
Table des matières ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Prologue 4
ACTE I — L'ARRIVÉE À BAGDAD 12
L’étrangère du Tigre 12
La Maison de la Sagesse 17
ACTE II — L'ASCENSION 20
Marwan 20
L'essor du commerce des parfums 24
Les mains qui guérissent 25
L'expansion 27
Zubayda 30
La cinquième boutique 36
ACTE III — RIVALITÉS ET INTRIGUES 39
Khayzuran 39
La convergence 44
Une nuit sur le Tigre 47
ACTE IV — LE PROCÈS 50
L'accusation 50
La mise à l'épreuve 54
Le mariage 60
ACTE V — L'APOGÉE ET L'OMBRE GRANDISSANTE 63
La proposition 63
Ce que Khayzuran ne pardonna pas 67
Ce que les années avaient bâti 70
Le cercle de Nour al-Din 72
Les salons littéraires 75
L'orage 77

ACTE VI — LA CRISE FINALE ET L'EXIL 80
Le malaise du cadi 80
La vérité révélée 84
Ce que Khayzuran ne put s'avouer 88
ACTE VII — DAMAS 93
Ce que Marwan voulait savoir 93
L'huile qu'on n'avait jamais su séparer 98
Damas, ville de la mémoire 101
Le gouverneur 104
Ce que Marwan retrouva 107
ACTE VIII — LE DÉNOUEMENT 110
Ce que les années léguèrent 110
Le soir de leur vie 111
ÉPILOGUE 113

Prologue

L'air sentait le safran, la poussière chaude et, plus loin, le fleuve.

Yasmine Benaïssa marchait derrière sa mère dans la cohue du sanctuaire, une main posée sur son foulard pour l'empêcher de glisser, l'autre serrant machinalement la bandoulière de son sac. Autour d'elle, des milliers de pèlerins avançaient dans un même mouvement lent, patient, presque liquide, vers les deux coupoles dorées qui perçaient le ciel de Bagdad. Des femmes en abaya noire pleuraient sans bruit. Des hommes portaient des enfants endormis sur leurs épaules. Quelque part, un haut-parleur diffusait une récitation coranique que personne ne semblait plus vraiment écouter, tant elle faisait partie du décor.

— Tu ne dis rien depuis ce matin, remarqua sa mère, sans se retourner. Tu penses aux petits ?

— Je pense à tout, maman. C'est plus simple.

Zohra Benaïssa s'arrêta un instant, le temps de laisser passer un groupe de femmes iraniennes qui psalmodiaient en persan, puis reprit sa marche, sa main cherchant celle de sa fille.

— Tu es venue par amour pour moi. Je le sais. Tu n'as pas besoin de faire semblant d'être touchée par tout ceci.

— Je ne fais pas semblant.

C'était à moitié vrai. Yasmine n'était pas insensible à la ferveur qui l'entourait — comment l'aurait-elle pu, elle qui avait vu tant de patients s'accrocher à une prière murmurée dans un couloir d'hôpital, juste avant un bloc opératoire, comme à une dernière rambarde. Mais ce qu'elle ressentait ici n'était pas de la foi. C'était plutôt une forme d'épuisement qui prenait, pour l'occasion, les habits du recueillement.

Trente-cinq ans. Gastro-entérologue depuis huit ans, praticien hospitalier depuis trois. Un parcours qu'elle avait dû arracher poste après poste — faisant fonction

d'interne d'abord, quand son diplôme tunisien ne valait, aux yeux de l'administration française, qu'une promesse à vérifier ; puis le concours de praticienne attachée, révisé les soirs où elle aurait dû dormir ; puis deux années de ce qu'on appelait, avec un cynisme tranquille, un « parcours de consolidation », comme si sa compétence avait besoin d'être coulée dans un moule avant d'être jugée solide. Elle avait fini par obtenir sa nomination en tant que praticien hospitalier. Elle en était fière, d'une fierté sans éclat, de celles qu'on ne partage avec personne parce que personne, autour de soi, n'a idée du prix payé.

Et puis il y avait eu Karim. Neuf ans de mariage, deux enfants, et un silence qui s'était installé entre eux si progressivement qu'elle n'aurait su dire à quel moment précis ils avaient cessé de se parler vraiment. Pas de scène, pas de trahison qu'elle puisse nommer. Juste deux vies qui avaient fini par avancer côte à côte sans jamais se croiser. La séparation, quand elle était venue, avait eu la douceur amère d'un soulagement.

— Sarah et Yanis vont bien, dit sa mère comme si elle avait suivi le fil de ses pensées. Ton père les gâte trop. Ils ne voudront plus revenir chez toi.

— Ils voudront toujours revenir chez moi, répondit Yasmine avec un sourire qui lui coûta un effort.

Elle pensa à ses enfants, à leurs rires dans le salon de ses parents à Sousse, et sentit la culpabilité familière se refermer sur elle — cette culpabilité sourde qu'elle traînait depuis le divorce, comme si le simple fait de continuer à vivre, à exercer, à respirer, constituait un manquement envers eux. Elle les aimait sans mesure. Elle avait aussi, et c'était la partie qu'elle ne disait à personne, un besoin d'air qui n'avait rien à voir avec eux.

La monotonie de l'hôpital n'aidait pas. Les mêmes couloirs, les mêmes réunions de service qui s'étiraient sans jamais rien décider, les mêmes gestes répétés jusqu'à l'automatisme — une endoscopie, un compte rendu, une consultation, une autre.

Elle avait aimé la médecine avec passion, autrefois. Il lui semblait, ces derniers mois, ne plus faire que l'exercer.

— Nous approchons, dit sa mère.

Le sanctuaire des deux imams s'élevait devant elles, ses coupoles d'or renvoyant une lumière presque insoutenable sous le soleil de l'après-midi. Zohra pressa le pas, portée par une joie que Yasmine lui enviait sans réserve — cette capacité intacte à croire, à espérer, à se sentir portée par une force plus grande qu'elle-même. Yasmine, elle, avançait avec la tolérance sereine qui respecte profondément la foi des autres sans pouvoir se l'approprier tout à fait. Elle pensait souvent à ce que disait l'imam Hacen Chalghoumi, dont elle suivait parfois les prêches en ligne, tard le soir, quand elle n'arrivait pas à dormir : que la religion ne devait jamais être une frontière, mais un chemin parmi d'autres vers la même vérité humaine. Elle s'y reconnaissait davantage que dans n'importe quelle prescription rituelle.

À l'intérieur, la foule se resserra encore. Le carrelage de marbre reflétait des milliers de silhouettes en mouvement, la lumière des lustres se brisait en éclats sur les miroirs incrustés dans les murs, comme si le sanctuaire tout entier avait été construit pour disperser la clarté plutôt que pour la contenir. Zohra se fraya un chemin vers le tombeau, entraînant sa fille par la main. Autour d'elles, des femmes touchaient la grille dorée, y appuyaient leur front, murmuraient des noms.

Yasmine se laissa distancer d'un pas. Elle avait besoin, brièvement, de ne plus être poussée par personne.

Elle ferma les yeux.

Qu'est-ce que je fais ici, pensa-t-elle, à trente-cinq ans, divorcée, séparée de mes enfants pour la première fois de leur vie, debout dans un lieu où je ne sais même pas prier comme il faut ?

Ce n'était pas une pensée triste. C'était une question honnête, posée sans détour, de celles qu'on ne se pose que rarement, et qui méritent une vraie réponse.

Elle rouvrit les yeux et chercha sa mère du regard. Zohra était toujours là, à quelques pas, le front appuyé contre la grille dorée, les lèvres remuant sur une prière silencieuse. Yasmine la rejoignit, se plaça à côté d'elle, et posa à son tour la main sur le métal froid — moins par dévotion que par tendresse pour la femme qui priait à ses côtés.

* * *

Le restaurant que Zohra avait choisi dans le quartier de Karrada donnait sur une rue étroite éclairée de guirlandes, où l'odeur du charbon de bois se mêlait à celle de la cardamome. Elles s'installèrent en terrasse, sous un vieux ventilateur qui tournait sans grand effet sur la chaleur du soir.

— Tu as vu comme les gens pleuraient, aujourd'hui ? dit Zohra en versant le thé. Une femme, près de moi, répétait le nom de son fils. Il est mort en 2016, à Mossoul. Elle vient chaque année.

— Comment sais-tu tout ça ? Tu ne l'as vue qu'une heure.

— On parle, ma fille. On se raconte. C'est pour ça qu'on vient, aussi. Pas seulement pour prier.

Yasmine sourit et goûta le mezzé qu'on venait de poser devant elles — des feuilles de vigne, du houmous, du pain encore chaud.

— Tu ne m'as jamais raconté pourquoi toi, tu tiens tant à Kadhimiya. On aurait pu prier ailleurs. À La Mecque, même.

Zohra reposa sa tasse.

— Parce qu'ici, on ne prie pas contre quelqu'un. Tu as vu la foule aujourd'hui ? Des chiites, des sunnites, des chrétiens qui viennent par respect, des curieux, des gens qui ne croient plus en rien et qui viennent quand même. Personne ne te demande ta carte d'identité religieuse à l'entrée.

— C'est un peu ce que dit l'imam Chalghoumi, remarqua Yasmine. Que la foi ne devrait jamais servir à fermer une porte.

— Tu l'écoutes toujours, celui-là ?

— Le soir, parfois. Quand je n'arrive pas à dormir.

Zohra la regarda un instant, avec cette attention particulière qu'elle réservait aux moments où elle sentait sa fille prête à parler vraiment.

— Tu ne dors plus bien, depuis le divorce.

— Je dors. Mal, mais je dors.

— Et l'hôpital ?

Yasmine hésita, puis laissa tomber la question qu'elle retournait depuis des mois.

— Tu sais ce qui me frappe, maman ? J'ai fait tout ce chemin pour devenir médecin. La Tunisie, la France, le concours, les années à prouver que j'étais à ma place. Et maintenant que j'y suis, à ma place, j'ai l'impression de ne plus rien ressentir. Je fais les gestes. Je les fais bien. Mais je ne les habite plus.

— Tu es fatiguée.

— Je suis vide, maman. C'est différent.

Un silence s'installa, non pas gêné, mais dense, du genre qui accompagne les vérités qu'on vient tout juste de formuler à voix haute.

— Tu sais ce que je pense, dit Zohra après un moment. Je pense que ton grand-père aurait aimé cette ville plus que nous deux réunies. Il me racontait, enfant, que Bagdad avait été la plus grande bibliothèque du monde. Que les savants d'ici traduisaient les Grecs pendant que l'Europe dormait encore. Il disait que si on cherchait vraiment l'âge d'or de l'intelligence humaine, il fallait le chercher ici, pas à Rome, ni à Athènes.

— Je ne savais pas que tu connaissais tout ça.

— Je ne connais que ce qu'il me racontait. Mais ça m'a toujours marquée. Cette idée qu'un lieu puisse porter, une fois dans son histoire, toute la curiosité du monde à la fois.

Yasmine resta silencieuse, un sourire lent en train de se former, celui qu'elle réservait aux idées qui la traversaient sans qu'elle en comprenne encore la portée.

— Toute la curiosité du monde, répéta-t-elle doucement. J'aimerais bien avoir connu ça.

— Tu l'as, dans les livres.

— Ce n'est pas pareil.

Elles parlèrent encore longtemps, de sujets graves et de sujets légers, des enfants, du père de Yasmine qui refusait obstinément d'apprendre à envoyer un message vocal, de la ville qui changeait autour d'elles. Ce fut un de ces repas dont on sait, en les vivant, qu'on s'en souviendra — non pas pour un événement précis, mais pour la qualité du temps qu'on y a passé.

* * *

Zohra avait prévu de retourner au sanctuaire dès l'aube, pour une dernière visite avant leur vol du soir. Yasmine avait décliné, prétextant une migraine et l'envie de marcher seule dans la vieille ville.

— Tu es sûre ? avait demandé sa mère, la main déjà sur la poignée de la porte de l'hôtel.

— Certaine. Je te rejoins pour le déjeuner.

Elle avait erré une heure dans les ruelles du quartier historique, appareil photo à la main, sans grand but, savourant simplement le fait de n'avoir de comptes à rendre à personne. Puis, presque sans le décider, ses pas l'avaient portée vers les vestiges

d'une ancienne médersa, à l'écart des grandes artères, que le guide de son hôtel signalait comme fermée au public depuis des années. Une brèche dans le mur d'enceinte, envahie de figuiers sauvages, laissait deviner une cour intérieure à l'abandon.

Elle hésita, regarda autour d'elle — la ruelle était vide — et se glissa à l'intérieur.

La cour était silencieuse, cernée de colonnes à moitié effondrées, tapissée d'herbes hautes que personne n'avait taillées depuis des années. Un puits asséché en occupait le centre, sa margelle rongée par le temps. Yasmine s'avança, saisie par un calme presque irréel, comme si le bruit de la ville s'était arrêté au seuil du mur.

Elle posa la main sur la pierre chaude du puits.

Une chaleur monta le long de sa colonne vertébrale, si intense qu'elle crut d'abord à un malaise vagal — le médecin en elle commença, par réflexe, à énumérer les diagnostics possibles, hypoglycémie, chaleur, déshydratation — avant que la pensée elle-même ne se dissolve, incapable de tenir face à ce qui montait en elle. Ce n'était pas une douleur. C'était une certitude, absolue, physique, qui n'avait besoin d'aucune preuve : une force l'appelait, venue d'ailleurs, sans rapport avec la médersa ni avec Bagdad telle qu'elle la connaissait.

Le sol de la cour parut se creuser sous ses pieds sans qu'elle tombe. Les bruits lointains de la ville s'étirèrent, graves, puis se turent tout à fait. La dernière pensée qui lui traversa l'esprit fut pour sa mère, attablée quelque part, l'attendant pour le déjeuner, ignorante de tout.

Puis il n'y eut plus rien — ni la médersa, ni la ville, ni le monde qu'elle avait connu.

* * *

Quand la lumière revint, ce fut d'abord une odeur : de la poussière chaude, du bois brûlé, et, portée par un vent qu'elle ne reconnut pas, une note de rose et de bois de santal, si dense qu'elle en eut le souffle coupé.

Yasmine ouvrit les yeux sur un ciel d'une pureté qu'aucune ville moderne n'aurait pu offrir, et sur des murs de terre cuite qu'elle n'avait jamais vus de sa vie.

ACTE I — L'ARRIVÉE À BAGDAD

L’étrangère du Tigre

La douleur la ramena à elle avant la conscience elle-même — une douleur sourde, diffuse, logée dans chaque muscle, comme si son corps avait été plié puis déplié par une main étrangère. Yasmine resta un long moment immobile, les yeux fermés, à écouter les bruits qui l'entouraient avant de se risquer à les regarder en face : des voix d'enfants, le raclement d'un seau contre la pierre d'un puits, le bêlement lointain d'une chèvre, et, sous tout cela, un fond sonore qu'elle ne sut nommer qu'après plusieurs secondes — le silence. Un silence sans moteur, sans klaxon, sans avion. Un silence qu'aucune ville moderne, pas même Bagdad à l'aube, n'aurait pu offrir.

Elle ouvrit les yeux.

Le ciel au-dessus d'elle était d'un bleu si pur qu'il en paraissait irréel, cerné par les silhouettes de murs de terre cuite et de toits en terrasse. Elle était allongée dans une cour intérieure, sur une natte de paille tressée, à l'ombre d'un dattier chargé de fruits encore verts. L'air sentait la fumée de bois, le pain qui cuit, et — elle en fut certaine, malgré la confusion qui lui brouillait encore l'esprit — une note de rose et de bois de santal, entêtante, presque familière, comme si quelqu'un, tout près, portait un parfum d'une qualité qu'elle n'avait jamais respirée ailleurs.

— Elle bouge ! cria une voix d'enfant, quelque part au-dessus d'elle.

Yasmine tenta de se redresser et le monde tangua. Une main ferme se posa sur son épaule pour la retenir.

— Doucement. Tu es restée inconsciente presque un jour entier.

La voix appartenait à une femme d'un certain âge, le visage encadré d'un foulard de lin usé mais propre, les yeux vifs, marqués par une curiosité qui semblait ne jamais s'éteindre tout à fait. Elle parlait un arabe dont les inflexions surprirent Yasmine —

plus ancien, plus chantant que celui qu'elle connaissait, mais suffisamment proche pour qu'elle comprît chaque mot.

— Où suis-je ? parvint-elle à articuler.

— Chez moi, dans le quartier de Karkh. Mon fils t'a trouvée près du fleuve, effondrée, sans bagage, sans famille, à parler une langue que personne ici n'a reconnue. Il a d'abord cru que tu étais morte.

Yasmine porta la main à son front, cherchant dans sa mémoire une explication qui ne vînt pas. Le puits. La médersa abandonnée. La chaleur qui était montée dans sa colonne vertébrale. Et puis rien — un vide qu'elle ne parvenait pas à combler, comme une page arrachée d'un carnet.

— Comment... commença-t-elle, avant de s'arrêter, ne sachant même pas quelle question poser en premier.

La femme lui tendit une timbale d'eau fraîche, qu'elle but avec avidité.

— Tu portais des vêtements étranges, reprit la femme. Nous t'avons habillée convenablement. Ton sac contenait des objets que personne, ici, n'a su identifier. Mon fils les a cachés, en attendant que tu puisses nous expliquer.

Yasmine sentit la panique affleurer, puis, presque aussitôt, un réflexe plus ancien la ressaisir — celui, cultivé par des années de blouse blanche, qui consistait à respirer, observer, et ne rien dire qu'on ne pourrait justifier.

— Je m'appelle Yasmine, dit-elle enfin, choisissant d'instinct de garder son prénom, trop instable pour improviser un mensonge complexe. Je viens de loin. De Kairouan, en Ifriqiya.

Le visage de la femme s'éclaira d'un intérêt neuf.

— De Kairouan ! Nous avons ici des étudiants venus d'aussi loin, pour la Maison de la Sagesse. Tu es lettrée ?

— Je suis médecin, répondit Yasmine, sans même mesurer, sur le moment, le poids de ce qu'elle venait d'affirmer.

* * *

Elle resta trois jours dans cette maison de Karkh, à reprendre des forces, à apprivoiser les usages d'un monde qu'elle ne comprenait encore qu'à moitié — le rythme des prières qui scandait les journées, la disposition des pièces autour de la cour, les gestes précis pour se laver avant de manger. Elle apprit que la femme s'appelait Fatima, que son fils, Bashir, portier occasionnel pour les marchands du souk voisin, l'avait effectivement trouvée près du Tigre, inconsciente, à un endroit où personne n'aurait dû se trouver seule.

Le quatrième jour, Bashir revint accompagné d'un homme dont l'allure suffisait à faire taire toute la maisonnée. Grand, le visage émacié par des années de lecture plus que par l'âge, vêtu d'une robe sombre sans ostentation, il portait sous le bras une liasse de feuillets couverts d'une écriture serrée. Ses yeux, en se posant sur Yasmine, eurent cette qualité rare qu'elle n'avait rencontré que chez de très grands cliniciens : le regard qui observe sans juger, qui cherche à comprendre avant de conclure.

— On m'a parlé d'une femme savante venue de Kairouan, dit-il en guise de salutation, la voix posée. Je m'appelle Hunayn ibn Ishaq. Je traduis les Grecs pour la maison du calife.

Yasmine se leva, encore un peu chancelante, et le nom résonna en elle avec une force qu'elle ne put dissimuler tout à fait. Hunayn ibn Ishaq. Elle avait lu ce nom, des siècles plus tard, dans des ouvrages d'histoire de la médecine, sans jamais imaginer qu'elle se tiendrait un jour devant lui, dans une cour de Karkh, en 850.

— J'ai entendu parler de vous, dit-elle prudemment, choisissant chaque mot.

— Voilà qui m'étonne, pour une femme venue d'Ifriqiya, répondit-il avec un demi-sourire qui n'avait rien de moqueur. Bashir m'a dit que vous prétendez être médecin.

— Je ne le prétends pas. Je le suis.

— Alors dites-moi ce que vous voyez.

Il désigna, d'un geste, un vieil homme assis à l'écart, dans l'ombre du mur, la respiration sifflante, le teint gris. Yasmine s'approcha sans hésiter, oubliant un instant sa situation, portée par le seul réflexe qui ne l'avait jamais trahie. Elle prit le pouls du vieillard, observa ses lèvres, la coloration de ses ongles, posa deux questions brèves sur la douleur, sur la toux.

— Une atteinte pulmonaire, dit-elle enfin. Ancienne, probablement, aggravée par l'humidité et le froid des dernières nuits. Il faudrait le tenir au chaud, l'asseoir plutôt que le coucher pour faciliter sa respiration, et lui donner à boire tiède, régulièrement, pour fluidifier ce qui l'encombre.

Hunayn ne dit rien pendant un long moment, observant tour à tour le vieil homme et Yasmine, comme s'il révisait un jugement porté trop vite.

— Galien aurait dit à peu près cela, en des termes différents, murmura-t-il enfin. Où avez-vous appris cela ?

— Dans les livres, répondit Yasmine, prudente. Et auprès de mes maîtres.

— Vos maîtres avaient de bons maîtres, dit Hunayn, un éclat d'amusement traversant son regard sérieux. Venez avec moi. J'ai besoin de gens qui savent regarder avant de réciter.

* * *

C'est ainsi que Yasmine Benaïssa, gastro-entérologue française d'origine tunisienne, franchit pour la première fois le seuil de la Maison de la Sagesse, sans

mesurer encore qu'elle venait d'entrer dans le lieu même où, mille cent soixante-seize ans plus tard, des chercheurs se pencheraient sur les mêmes textes qu'elle allait, ici, contribuer à faire vivre.

La Maison de la Sagesse

Ils traversèrent la ville à pied, Hunayn marchant d'un pas égal, sans jamais se retourner pour vérifier que Yasmine suivait, comme s'il tenait pour acquis qu'elle en serait capable. Elle découvrit Bagdad par fragments — les ruelles étroites de Karkh cédant peu à peu la place à des artères plus larges, bordées d'échoppes où l'on vendait des épices en pyramides colorées, des tissus teints, des instruments de cuivre dont elle ne devinait pas l'usage. La ville circulaire, telle qu'elle l'avait lue dans un article, des siècles plus tard, sans jamais imaginer qu'elle la traverserait un jour de ses propres pieds, se déployait autour d'eux avec une vitalité qui la laissa presque étourdie.

— Vous regardez tout comme si vous n'aviez jamais vu de ville, remarqua Hunayn, sans se retourner.

— J'ai vu beaucoup de villes. Aucune comme celle-ci.

Il eut un petit rire, bref, presque retenu.

— Kairouan doit être bien modeste, alors.

Yasmine ne répondit pas, se contentant d'un sourire qu'elle espéra énigmatique plutôt qu'embarrassé.

La Maison de la Sagesse s'annonça d'abord par le bruit — un bourdonnement studieux de voix mêlées, arabe, syriaque, parfois grec, s'échappant de grandes salles ouvertes sur des cours intérieures plantées d'orangers. Des scribes copiaient, penchés sur des pupitres bas. Des hommes plus âgés discutaient, debout, un rouleau à la main, avec une véhémence qui n'avait rien d'hostile — le plaisir manifeste de l'argumentation pour elle-même. Yasmine sentit sa poitrine se serrer d'une émotion qu'elle ne s'attendait pas à ressentir avec une telle intensité : c'était exactement cela, l'endroit dont sa mère lui avait parlé la veille, sans le savoir, sans qu'aucune des deux pût se douter qu'elle s'y tiendrait moins de quarante-huit heures plus tard.

* * *

Hunayn la conduisit dans une salle plus retirée, où trois hommes travaillaient autour d'une table couverte de rouleaux et de feuillets. L'un d'eux leva les yeux à leur entrée — jeune, la trentaine tout au plus, le visage anguleux éclairé d'un regard rapide, presque joueur, qui contrastait avec la gravité affairée des deux autres.

— Hunayn, tu ramènes des naufragés du fleuve, maintenant ? lança-t-il, un sourcil levé.

— Je ramène une clinicienne, corrigea Hunayn sans relever le ton. Yasmina al-Qayrawaniyya. Elle vient de guérir en un regard ce que trois médecins de cour n'avaient pas su nommer en une semaine.

— C'est beaucoup dire.

— C'est ce que j'ai vu.

Le jeune homme se leva, s'approcha, la détailla sans impolitesse mais sans détour non plus — une curiosité franche, celle d'un esprit habitué à évaluer vite.

— Marwan, dit-il en guise de présentation. Je traduis Aristote, quand Hunayn me laisse assez de silence pour réfléchir. Et je fais des vers, quand personne ne m'écoute traduire.

— Il fait surtout des vers quand il devrait traduire, glissa un des deux autres hommes, sans lever les yeux de son travail.

Marwan ignora la remarque avec l'aisance de qui l'a déjà entendue cent fois.

— Vous sentez le santal et la rose, dit-il à Yasmine, d'un ton plus doux, presque surpris de lui-même. Ce n'est pas un parfum de Kairouan. Je connais les parfums de Kairouan.

Yasmine sentit une pointe d'inquiétude — la première fissure dans une couverture qu'elle avait à peine eu le temps de construire — mais elle ne se laissa rien paraître.

— C'est un parfum que je compose moi-même, répondit-elle, ce qui n'était pas tout à fait un mensonge : elle avait toujours aimé les parfums, en connaissait les familles, les accords, sans jamais avoir eu le loisir, dans sa vie d'avant, de s'y consacrer vraiment. Peut-être qu'ici, pour la première fois, elle en aurait le temps.

— Alors il faudra m'en dire davantage, dit Marwan, avec un sourire qui n'avait rien d'insistant, seulement de l'intérêt sincère. On voit peu de femmes savantes, ici. On en voit encore moins qui composent leurs propres parfums.

— Marwan, coupa Hunayn, avec la patience un peu lasse de qui a déjà vécu cette scène plusieurs fois, tu pourras l'interroger sur les parfums plus tard. Pour l'instant, je voudrais qu'elle examine les notes de traduction de Galien sur les fièvres. Voir si sa lecture rejoint la nôtre.

Marwan s'inclina légèrement, sans quitter Yasmine des yeux plus longtemps que la politesse ne l'exigeait, puis retourna à sa table, un sourire encore accroché aux lèvres.

Yasmine, en s'asseyant face aux rouleaux que Hunayn déroulait devant elle, sentit une agitation inhabituelle s'installer en elle — non pas seulement la fascination intellectuelle pour ce qu'elle s'apprêtait à lire, mais une forme de vivacité qu'elle avait crue perdue, quelque part entre deux gardes et un couloir d'hôpital, et qu'elle retrouvait ici, intacte, comme si elle n'avait fait que l'oublier.

Elle se pencha sur le texte. Et, pour la première fois depuis des mois, elle sentit qu'elle avait entièrement envie d'être là où elle était.

ACTE II — L'ASCENSION

Marwan

Les semaines suivantes installèrent Yasmine dans un rythme qu'elle n'aurait jamais cru retrouver : celui d'apprendre, chaque jour, avec la même faim qu'à ses débuts de médecine, quand chaque garde lui révélait un pan de savoir qu'aucun manuel n'avait su lui transmettre. Elle passait ses matinées à la Maison de la Sagesse, penchée sur les traductions de Galien et de Dioscoride aux côtés de Hunayn, et ses après-midi dans les maisons des notables de Karkh et de Rusafa, où sa réputation de clinicienne étrangère commençait, prudemment, à se répandre.

Marwan trouvait, chaque jour ou presque, un prétexte pour croiser son chemin.

— Vous avez encore changé de parfum, remarqua-t-il un matin, en la rejoignant dans la cour aux orangers, un rouleau sous le bras qu'il ne semblait pas pressé d'aller déposer où que ce soit.

— J'expérimente.

— Hier, c'était la rose et le musc. Aujourd'hui...

Il s'approcha, d'un geste presque révérencieux, comme s'il craignait de commettre un impair, et inclina légèrement la tête pour mieux distinguer les notes.

— De l'ambre. Et une note plus verte, en dessous. Du narcisse ?

— Vous avez un nez remarquable, pour un traducteur d'Aristote.

— J'ai grandi dans une maison de marchands d'épices, avant de m'égarer vers les livres. Mon père espérait encore, il n'y a pas si longtemps, que je reprendrais son commerce plutôt que de passer mes journées à transformer le grec en arabe.

— Il doit être déçu.

— Il l'était. Il ne l'est plus tout à fait, depuis que le calife lui-même a félicité une traduction que j'avais faite d'un traité de Ptolémée.

Il le dit sans forfanterie, avec une légèreté qui n'appuyait jamais sur ses propres mérites plus qu'il ne fallait — une qualité que Yasmine avait rarement rencontrée chez les hommes brillants qu'elle avait croisés, en France comme ailleurs, et qui la désarmait davantage que n'importe quelle parole galante.

— Vous devriez ouvrir boutique, dit-il soudain, comme si l'idée venait de le traverser tout entière.

— Pardon ?

— Vos parfums. Vous en composez un différent chaque jour, et chacun est plus raffiné que ce qu'on trouve au souk des parfumeurs. Vous devriez en faire commerce, pas seulement un plaisir privé.

Yasmine s'arrêta, surprise par la justesse de la remarque. Elle n'y avait pas songé sérieusement — occupée qu'elle était à consolider sa position de médecin, prudente de ne pas trop s'exposer — mais l'idée, une fois formulée, prit racine avec une rapidité qui la déconcerta presque.

— Vous parlez comme un fils de marchand, dit-elle, mi-amusée, mi-songeuse.

— Je le suis resté, quelque part. Je sais reconnaître un bon produit et une femme qui n'a pas encore compris sa propre valeur marchande.

— C'est un compliment déguisé en observation commerciale ?

— C'est les deux à la fois, dit Marwan, sans se départir de son sourire tranquille. Je ne fais jamais rien à moitié.

* * *

Le soir même, alors que la chaleur retombait enfin sur la ville et que les premières lampes s'allumaient dans les cours, Marwan la retrouva près du fleuve, à l'endroit où les barques de pêcheurs revenaient s'amarrer pour la nuit. Il portait, ce soir-là, un manuscrit qu'il n'ouvrit jamais — prétexte oublié dès les premiers mots échangés.

— Vous ne m'avez toujours pas dit d'où vous venez vraiment, dit-il, sans détour, en s'asseyant sur la pierre plate où elle s'était installée.

Yasmine sentit son cœur se serrer, une fraction de seconde, avant de choisir, comme souvent depuis son arrivée, la vérité déguisée plutôt que le mensonge pur.

— Je viens de très loin. Plus loin que vous ne l'imaginez.

— Plus loin que Kairouan ?

— Beaucoup plus loin.

Il la regarda longuement, sans insister, avec cette patience de lecteur habitué à laisser un texte difficile se révéler à son propre rythme.

— Je ne vous demanderai pas de mentir davantage pour me satisfaire, dit-il enfin. Mais sachez que je remarque tout. Votre façon de parler, parfois, comme si vous traduisiez vous-même vos pensées d'une langue que je ne connais pas. Votre manière de soigner, qui n'appartient à aucune école que je n’ai jamais vue. Et ce parfum, que vous portez comme une signature plutôt que comme un ornement.

— Et malgré tout cela, vous restez.

— Malgré tout cela, dit Marwan, je reste.

Le fleuve, devant eux, charriait la lumière déclinante en reflets brisés. Yasmine sentit, pour la première fois depuis son arrivée, une tentation presque physique de tout raconter — le sanctuaire, le puits, l'hôpital, ses enfants restés à des siècles de distance — mais elle se retint, non par calcul, mais parce qu'elle sut, avec une clarté soudaine, que certaines vérités ne se disent qu'au moment où elles cessent d'être dangereuses.

— Un jour, dit-elle simplement, je vous raconterai tout.

— Je vous attendrai, dit Marwan. Je suis patient. C'est un des rares avantages à traduire Aristote : on apprend à attendre qu'un sens se révèle.

Elle sourit, et, pour la première fois depuis des mois qui lui semblaient maintenant appartenir à une autre vie, sentit qu'elle pouvait, sans arrière-pensée, se laisser porter par la simplicité d'un bonheur partagé.

L'essor du commerce des parfums

L'idée de Marwan ne la quitta plus. Elle commença modestement, composant pour quelques femmes de son entourage des parfums sur mesure, réglés sur leur humeur, leur saison, parfois même — elle s'en amusait — sur les symptômes qu'elle avait pu diagnostiquer chez elles, tant elle avait fini par considérer l'art du parfum comme une extension naturelle de son art médical, un soin de l'âme prolongeant le soin du corps.

La réputation se répandit plus vite qu'elle ne l'avait anticipé. Une épouse de dignitaire, séduite par une composition à la myrrhe et à l'iris qu'elle avait reçue en cadeau, en réclama davantage. Puis une autre. Puis une maison entière du quartier de Rusafa se mit à commander, pour chaque fête, une fragrance signée de sa main.

Avec l'aide de Bashir, devenu son intermédiaire de confiance auprès des marchands du souk aux épices, elle établit un petit atelier, discret d'abord, puis plus assumé, où elle faisait venir résines, essences et huiles précieuses depuis l'Inde, la Perse et jusqu'aux confins de l'Ifriqiya qu'elle prétendait être sa terre natale. L'argent qui en résulta, elle ne le dépensa pas avec parcimonie. Elle avait passé quinze ans à porter des blouses informes et des chaussures pratiques, choisies pour tenir douze heures de garde plutôt que pour plaire. Ici, pour la première fois, elle put s'habiller comme elle en avait toujours eu envie sans jamais se l'autoriser — soieries teintes dans des couleurs qu'elle n'aurait jamais osé porter à l'hôpital de Dijon, sandales brodées de fils d'argent, bracelets qui cliquetaient doucement à chacun de ses gestes.

— Vous dépensez comme une princesse, lui fit un jour remarquer Fatima, avec un mélange d'admiration et d'inquiétude affectueuse.

— Je rattrape le temps perdu, répondit simplement Yasmine.

Et ce n'était, en cela, pas tout à fait un mensonge.

Les mains qui guérissent

Ce que Marwan ne savait pas encore, c'est que les parfums n'étaient, pour Yasmine, qu'une part de ce qui remplissait ses journées — la part visible, la part qu'on pouvait montrer sans risque. L'autre part, plus discrète, occupait ses matinées : les consultations.

Elles avaient commencé timidement, dans l'arrière-cour de Fatima, où elle avait examiné un enfant fiévreux, puis une voisine aux douleurs de ventre récurrentes que trois rebouteux avaient déjà traitées sans succès. Yasmine avait posé les mains sur l'abdomen de la femme avec la précision d'un geste répété des milliers de fois, cherchant les points de tension, la texture d'une masse, la réaction d'un muscle à la palpation — un art qu'elle maîtrisait sans même y penser, et qui, ici, relevait presque du prodige.

— Ce n'est pas une possession, avait-elle dit à la femme inquiète. C'est votre vésicule qui se plaint. Évitez les graisses cuites deux fois, mangez léger le soir, et cela ira mieux dans une lune.

Cela était allé mieux. La nouvelle avait circulé plus vite que ses parfums.

Elle reçut bientôt, chaque matin avant l'aube, une file de patients silencieux devant la maison de Fatima — des femmes surtout, réticentes à se confier à des médecins hommes pour des maux qu'elles jugeaient trop intimes, mais aussi des hommes venus en secret, honteux de préférer une guérisseuse étrangère aux médecins de cour. Elle diagnostiquait des calculs, des ulcères, des parasites intestinaux qu'elle traitait avec les moyens du temps — tisanes amères, jeûnes calculés, cataplasmes — en les combinant à une rigueur clinique que personne, à Bagdad, ne savait nommer mais que tous ressentaient dans la précision de ses gestes.

— Vous ne prenez jamais de repos, lui reprocha un jour Hunayn, la trouvant encore penchée sur un patient alors que le soleil était déjà haut.

— Je me repose en soignant, répondit-elle, ce qui n'était, cette fois, pas une figure de style. Chaque consultation la ramenait à ce qu'elle avait toujours aimé dans son métier, avant que les protocoles administratifs et les réunions interminables n'en aient émoussé le plaisir : le contact direct, la confiance qu'un patient accorde à des mains qui savent.

Elle refusait rarement un paiement, quand ses patients pouvaient payer, mais ne le réclamait jamais aux plus démunis — une générosité qui, loin de nuire à sa réputation, la renforça, jusqu'à ce que son nom circulât dans les grandes maisons autant pour ses remèdes que pour ses parfums.

* * *

L'expansion

L'atelier de parfums, d'abord modeste, devint une véritable maison de commerce. Marwan, qui avait fini par abandonner une partie de son temps de traduction pour se consacrer aux affaires de Yasmine — sans jamais qu'elle le lui eût demandé, mais avec un enthousiasme qui trahissait combien il aimait cela autant qu'il aimait la voir réussir — proposa un jour une idée qui la fit rire avant de la convaincre tout à fait.

— Pourquoi une seule boutique ? demanda-t-il, un soir, en étalant devant elle une carte grossière de Bagdad. Karkh a la vôtre. Mais Rusafa n'a rien de comparable. Et le quartier du calife regorge de femmes qui paieraient double pour ne pas traverser le fleuve.

— Je ne peux pas être partout, Marwan.

— Vous n'avez pas besoin d'y être. Formez des apprenties. Donnez-leur vos formules, gardez pour vous les compositions les plus rares, et laissez chaque boutique porter votre nom.

— Cela s'appelle comment, dans votre langage de marchand ?

Marwan réfléchit un instant, cherchant un mot qui n'existait pas encore tout à fait sous cette forme.

— Cela s'appelle une maison qui se multiplie sans se diviser, dit-il enfin, satisfait de sa formule. Chaque boutique reste vous, sans que vous ayez besoin d'y être.

Yasmine sourit, reconnaissant dans cette idée un principe qu'elle avait vu appliqué, des siècles plus tard, sous des enseignes lumineuses et des contrats de franchise qu'elle avait elle-même signés, en tant que cliente, sans jamais imaginer qu'elle en réinventerait le principe à Bagdad, avec des jarres d'essences et des apprenties dévouées plutôt que des avocats et des cahiers des charges.

Elle ouvrit, en moins de deux ans, trois boutiques supplémentaires — une à Rusafa, tenue par une jeune veuve qu'elle avait formée avec patience et à qui elle avait confié ses compositions les plus demandées ; une près du grand souk, spécialisée dans les huiles pour le bain et les onguents parfumés ; une troisième, la plus prestigieuse, à quelques pas du palais, où les dames de la cour venaient commander, sur rendez-vous, des créations exclusives portant chacune un nom qu'elle choisissait elle-même — *Nuit de Karkh*, *Souffle du Tigre*, *Jardin d'al-Mutawakkil*, celle-ci pensée comme un hommage prudent, presque une offrande politique, au calife lui-même.

L'argent afflua, plus vite et plus abondamment qu'elle n'aurait su l'imaginer. Elle acquit une maison spacieuse dans le quartier de Rusafa, aux murs couverts de mosaïques et à la cour ombragée de citronniers, où elle installa Fatima et Bashir, refusant de les abandonner à leur ancienne pauvreté malgré leurs protestations polies. Elle se vêtit désormais chaque jour de soieries qu'elle choisissait avec le même soin qu'elle mettait autrefois à choisir un traitement — couleurs profondes, broderies discrètes mais précieuses, sandales ornées de perles, bracelets d'argent ciselé qui tintaient légèrement à chacun de ses pas, comme une musique qui n'appartenait qu'à elle.

— Vous êtes devenue une autre femme, lui dit un jour Marwan, en la regardant traverser la cour dans une robe couleur d'aube, un pendentif d'émeraude reposant contre sa gorge.

— Je suis devenue moi-même, corrigea-t-elle. C'est différent.

* * *

Malgré la fortune grandissante, malgré les boutiques, malgré les bijoux qu'elle portait désormais sans plus jamais s'excuser de ce plaisir, Yasmine continuait chaque matin ses consultations, refusant que quiconque, pas même Marwan, ne vînt à bout de cette habitude.

— Vous pourriez engager un assistant, suggéra-t-il un matin, la trouvant épuisée après une nuit passée au chevet d'un accouchement difficile.

— Je pourrais. Mais alors je ne serais plus médecin. Je serais seulement riche.

Marwan la regarda longuement, avec cette attention qu'elle avait appris à reconnaître comme la sienne, celle qui ne jugeait jamais mais cherchait toujours à comprendre.

— C'est pour cela que je vous aime, dit-il, avec une simplicité qui la saisit plus que n'importe quelle déclaration ornée n'aurait pu le faire. Vous auriez pu choisir la fortune seule. Vous avez choisi les deux, et cela vous épuise, et vous ne renoncerez jamais.

Yasmine ne répondit rien tout de suite, submergée par une émotion qu'elle ne s'attendait pas à ressentir avec une telle force face à des mots si simplement posés. Elle pensa, fugitivement, à Karim, à ces années où l'amour s'était éteint sans bruit, faute d'avoir jamais été nommé avec une telle clarté.

— Personne ne m'avait jamais dit cela ainsi, dit-elle enfin.

— Alors les hommes qui vous ont connue avant moi étaient aveugles, répondit Marwan, avant de prendre sa main — un geste simple, qu'il n'avait encore jamais osé, et qu'elle ne retira pas.

Zubayda

Bagdad comptait alors plusieurs centaines de milliers d'âmes — certains disaient déjà un million — et, avec elles, des centaines de guérisseurs, de sage femmes, de rebouteux et de médecins de toute obédience, chacun cantonné à son quartier, à sa clientèle, à sa réputation bâtie rue par rue. Dans une ville aussi vaste, il y avait de la place pour tous — sauf pour cette poignée de praticiens que les grandes maisons proches du palais daignaient recevoir, et dont la faveur seule ouvrait les portes de la véritable fortune. C'était ce cercle-là, minuscule au regard de l'immensité de la ville, que Zubayda avait mis vingt ans à effleurer sans jamais tout à fait y entrer — et que Yasmine, en quelques mois à peine, sembla conquérir sans effort.

Zubayda bint Salim exerçait à Karkh depuis plus de vingt ans quand Yasmine était apparue, comme surgie du fleuve lui-même, pour lui voler en quelques mois ce qu'elle avait mis une vie à bâtir. Elle ne l'aurait formulé ainsi à personne — la fierté le lui interdisait — mais c'était la vérité nue, et elle la connaissait mieux que quiconque.

Elle avait appris l'art des simples auprès de sa propre mère, qui l'avait elle-même appris de la sienne, dans une lignée ininterrompue de femmes qui avaient soigné, accouché, veillé les mourants du quartier sans jamais recevoir d'autre reconnaissance que la confiance silencieuse de leurs voisines. Zubayda connaissait chaque plante des marchés de Bagdad, chaque racine qu'on pouvait trouver aux abords du fleuve, chaque combinaison qui apaisait une fièvre ou facilitait un accouchement difficile. Elle avait sauvé des enfants que d'autres avaient déjà pleurés. Elle avait accompagné des femmes dans leurs derniers instants avec une douceur que nul médecin de cour n'aurait su offrir.

Et voilà qu'une étrangère, arrivée de nulle part, sans famille, sans lignée, sans les décennies de sacrifice que Zubayda avait données à ce métier, s'installait en quelques mois comme la référence de tout Karkh — et bientôt de Rusafa, et bientôt, disait-on, des grandes maisons proches du palais.

— Elle diagnostique en un regard ce que je découvre en trois visites, se plaignit-elle un jour à sa nièce, Amina, qui l'assistait depuis peu. Comme si elle voyait à travers la peau.

— On dit qu'elle a étudié dans des livres que personne d'autre n'a lus.

— On raconte beaucoup, à Bagdad.

Le mot lui échappa avant qu'elle ne s'en avisât, et elle se corrigea aussitôt, avec l'agacement de qui se surprend à employer la facilité même qu'elle reprochait aux autres.

— Trop, peut-être, reprit-elle. Mais je n'ai jamais vu personne guérir aussi vite sans un pacte de quelque nature.

Amina, plus jeune, plus prudente, ne releva pas l'insinuation, mais elle la nota, et la répéta, comme on répète souvent les phrases qu'on a entendu prononcer par une bouche qu'on respecte.

* * *

La rumeur mit du temps à prendre forme, mais elle prit forme. D'abord une remarque glissée entre deux ventes au souk des épices — *cette étrangère de Kairouan, si douée qu'on dirait un djinn qui la conseille*. Puis une plainte plus précise, portée devant un imam du quartier par une patiente mécontente d'un traitement qui n'avait pas produit d'effet immédiat — *elle a posé les mains sur mon ventre et j'ai senti un frisson que je ne peux expliquer*. Chaque fragment, pris seul, n'était qu'une anecdote sans conséquence. Assemblés, ils commencèrent à dessiner le portrait d'une femme dont le savoir dépassait ce que l'entendement ordinaire pouvait accepter sans inquiétude.

Zubayda ne mentait jamais, à proprement parler. Elle se contentait de laisser la rumeur suivre son propre chemin, se gardant bien de la freiner quand elle passait devant elle, et parfois — rarement, mais assez pour que la différence comptât —

l'aidant d'un mot bien placé, d'un silence prolongé au moment où une question méritait une réponse rassurante.

— Tu ne devrais pas jouer avec ce feu, lui dit un jour son frère, marchand de tissus au grand souk, qui avait surpris une de ces conversations. Si cela va trop loin, ce n'est pas seulement elle qui en souffrira.

— Je ne joue avec rien. Je laisse les gens parler.

— Tu sais très bien ce que cela peut devenir, à Bagdad, une rumeur de sorcellerie.

Zubayda ne répondit pas tout de suite, occupée à broyer des graines de coriandre dans un mortier de pierre, avec une énergie qui trahissait davantage qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Elle n'avait qu'à rester à Kairouan, dit-elle finalement, la voix plus dure qu'elle ne l'avait voulue.

* * *

L'occasion d'une rencontre directe survint un matin de printemps, lorsque Yasmine, appelée en urgence pour un accouchement qui tournait mal dans une maison de Karkh, croisa Zubayda déjà présente au chevet de la parturiente, dépassée par une hémorragie qu'elle ne parvenait pas à endiguer.

Il n'y eut aucune place, dans l'instant, pour la rivalité. Yasmine s'agenouilla sans un mot, évalua en quelques secondes la situation — un placenta mal décollé, une perte de sang qui menaçait la vie de la mère — et donna des instructions claires, précises, que Zubayda, malgré elle, malgré vingt ans d'habitude à commander plutôt qu'à obéir, suivit sans discuter, portée par l'urgence plus que par la confiance.

Elles travaillèrent ensemble près d'une heure, dans un silence tendu que seule rompait la respiration haletante de la mère et les instructions brèves de Yasmine. Quand l'hémorragie fut enfin maîtrisée, quand l'enfant, une fille, poussa son premier

cri, les deux femmes se redressèrent en même temps, épuisées, les mains encore rouges, et se regardèrent pour la première fois d'égale à égale.

— Vous savez ce que vous faites, dit Zubayda, la phrase lui coûtant visiblement un effort.

— Vous aussi. Sans vous, j'aurais perdu un temps précieux à comprendre où j'intervenais.

Un silence suivit, moins hostile que le premier, mais loin encore d'être amical.

— Cela ne change rien, reprit Zubayda après un moment, en essuyant ses mains sur un linge. Vous prenez ce qui m'appartenait. Un accouchement sauvé ensemble n'efface pas cela.

— Je ne cherche pas à vous prendre quoi que ce soit.

— Vous le faites, pourtant. Et vous ne le voyez même pas, ce qui est peut-être pire.

Elle sortit sans attendre de réponse, laissant Yasmine seule avec la nouveau-née qui pleurait déjà à pleine voix, et une question qu'elle n'avait pas su anticiper : celle de savoir si sa réussite, aussi méritée fût-elle, ne se construisait pas, malgré elle, sur l'effacement de quelqu'un d'autre.

L'accouchement partagé aurait dû, en toute logique, apaiser la tension entre elles. Il fit l'inverse.

Zubayda rentra chez elle cette nuit-là troublée d'une manière qu'elle ne sut nommer avant plusieurs jours. Elle avait vu Yasmine travailler de près, pour la première fois — non plus à travers les récits déformés du souk, mais de ses propres yeux, à quelques mains de distance — et ce qu'elle y avait vu la dérangeait plus profondément que n'importe quelle rumeur qu'elle avait elle-même laissée grossir. Ce n'était pas de la sorcellerie. C'était pire, en un sens : c'était une compétence réelle,

acquise on ne savait où, mais indiscutable, du genre qu'aucune accusation ne pouvait longtemps masquer à qui l'avait vue à l'œuvre.

— Tu étais silencieuse, en rentrant, remarqua Amina, un soir, en préparant les infusions du lendemain.

— Je réfléchissais.

— À elle ?

Zubayda ne répondit pas tout de suite, occupée à ranger des sachets d'herbes séchées avec un soin qu'elle n'y mettait pas d'ordinaire.

— Elle m'a volé ma place, Amina. Mais elle m'a aussi montré, cette nuit-là, un geste que je n'avais encore jamais vu accomplir par personne. Les deux sont vrais en même temps, et je ne sais pas comment porter les deux.

— Alors pourquoi continuer à répandre ces bruits contre elle ?

La question resta suspendue un long moment, sans réponse immédiate, et Amina, plus sage que son âge ne le laissait supposer, n'insista pas.

— Parce que si je m'arrête, dit finalement Zubayda, à voix basse, je devrai admettre que ma vie entière ne pesait pas aussi lourd que je le croyais. Et cela, je ne suis pas encore prête à l'admettre.

* * *

Elle ne cessa donc pas. Mais sa colère, en elle, changea de nature — la rancœur pure céda la place à une stratégie plus froide, plus consciente d'elle-même. Elle cessa d'attaquer Yasmine sur le terrain du surnaturel, qu'elle savait désormais indéfendable pour qui l'avait vue soigner de près, et se tourna vers un terrain plus sûr : celui de l'origine, de l'identité, de la légitimité à exercer parmi eux.

— On ne sait rien de sa famille, glissa-t-elle un jour à une cliente fidèle, avec la fausse légèreté d'une observation en passant. Pas de père, pas de mari qu'on

connaisse, pas de maison d'où elle viendrait vraiment. Une femme seule, riche du jour au lendemain, cela ne s'explique jamais tout à fait innocemment.

Le doute, cette fois, portait moins sur ses pouvoirs que sur sa moralité — un terrain plus dangereux encore, parce que moins facile à démentir par une simple démonstration de compétence.

Elle attendait, sans se l'avouer tout à fait, le jour où cette graine trouverait un sol assez fertile pour germer.

La cinquième boutique

L'affaire prospéra au-delà de ce que Marwan lui-même avait imaginé en traçant sa carte grossière de Bagdad, un soir, sur la pierre plate du fleuve. En moins de trois ans, cinq boutiques portaient désormais, sous des enseignes discrètes gravées d'un simple croissant entouré d'une branche de myrte — le signe que Yasmine avait choisi pour marquer ses créations sans jamais y apposer son nom en entier, prudence qu'elle n'abandonnait jamais tout à fait — les parfums, onguents et huiles de bain qui avaient fait sa fortune.

— Vous devriez voir cela comme je le vois, moi, lui dit Marwan un soir, en étalant devant elle les registres tenus par un jeune scribe qu'il avait embauché pour suivre les comptes de chaque maison. Vous ne vendez plus seulement des parfums. Vous vendez votre nom. Chaque femme qui porte une fragrance de chez vous porte, sans le savoir, un peu de votre réputation.

— Cela m'inquiète parfois plus que cela ne me flatte.

— Pourquoi ?

Yasmine hésita, cherchant les mots justes pour une pensée qu'elle n'avait encore formulée à personne, pas même à elle-même avec autant de clarté.

— Parce qu'un nom qu'on porte trop haut attire aussi les regards qu'on préférerait éviter. Zubayda n'est que le début, je le sens. Une femme seule, riche, sans mari, sans lignée connue — cela dérange, à la longue, même ceux qui en profitent.

Marwan reposa son calame, la regardant avec cette attention grave qu'il réservait aux moments où elle cessait de plaisanter.

— Alors épousez-moi, dit-il, avec une simplicité qui la saisit plus que n'importe quelle déclaration ornée n'aurait pu le faire. Cela ne résoudra pas tout. Mais cela vous

donnera un nom que personne n'osera contester aussi facilement, et une maison dont la porte ne s'ouvrira que si vous le décidez.

Yasmine resta silencieuse un long moment, le cœur battant d'une émotion qu'elle ne s'attendait pas à ressentir avec une telle force face à une proposition formulée avec tant de retenue pratique — et pourtant, sous cette retenue, elle devinait tout ce qu'il ne disait pas, tout ce qu'elle avait appris à lire dans ses silences depuis des mois.

— Vous me demandez cela pour me protéger, ou parce que vous le voulez vraiment ?

— Les deux ne s'excluent pas, dit Marwan. Je vous protège parce que je vous aime. Je vous aime au point de vouloir vous protéger. Cherchez la distinction si vous voulez, moi je n'en trouve aucune qui compte.

Elle rit, d'un rire clair, libéré, qui la surprit elle-même par sa spontanéité.

— C'est la demande la plus étrange qu'on m'ait jamais faite.

— Vous êtes la femme la plus étrange que j'aie jamais rencontrée. Il fallait bien une demande à la hauteur.

* * *

Elle ne répondit pas ce soir-là, ni le lendemain, laissant la question flotter entre eux sans jamais tout à fait la refuser ni tout à fait l'accepter — non par jeu, mais parce qu'une part d'elle, la part restée fidèle à Sarah et Yanis, à une vie entière vécue ailleurs, hésitait encore à s'engager pleinement dans un monde qu'elle savait, quelque part, ne pas lui appartenir tout à fait.

Elle continua néanmoins à bâtir, avec lui, ce qui ressemblait de plus en plus à une vie commune sans en porter encore le nom. Ils ouvrirent, cette année-là, une sixième boutique, la plus ambitieuse de toutes, dans le quartier même où résidaient les grandes familles proches du calife — un espace raffiné, aux murs tendus de soie bleu

nuit, où les clientes les plus fortunées de Bagdad venaient désormais commander leurs parfums comme on commande une œuvre, avec des semaines d'attente et des sommes que Yasmine, quinze ans plus tôt, n'aurait jamais imaginé voir passer par ses propres mains.

Marwan géra les affaires avec un talent qu'il ne se connaissait pas lui-même avant de le mettre au service de Yasmine — négociant les prix des essences rares avec les caravaniers venus de Perse et d'Inde, formant de nouvelles apprenties, réglant les différends entre boutiques avec une diplomatie qui rappelait, disait-il en riant, ses années passées à arbitrer les querelles de traduction entre savants susceptibles.

— Vous auriez pu rester traducteur, lui fit-elle un jour remarquer, en le regardant compter des pièces d'argent avec une concentration presque amusée.

— J'aurais pu. Mais traduire Aristote ne fait sourire personne au marché. Vous compter fait sourire tout le monde, y compris moi.

Elle posa sa main sur la sienne, un geste devenu naturel entre eux, et sentit, pour la première fois depuis très longtemps, que le bonheur qu'elle éprouvait n'avait plus besoin d'être justifié ni mesuré contre la culpabilité qui l'avait accompagnée depuis son arrivée. Elle pensait toujours à Sarah et Yanis, chaque jour, avec une tendresse qui ne faiblissait jamais — mais elle avait cessé, peu à peu, de croire que ce bonheur-ci les trahissait d'une quelconque manière.

ACTE III — RIVALITÉS ET INTRIGUES

Khayzuran

Khayzuran bint Marzouk n'avait jamais eu besoin de lever la voix pour obtenir ce qu'elle voulait. Épouse d'un vizir influent, cousine éloignée d'une des femmes du calife, elle évoluait dans les cercles les plus fermés de Bagdad avec l'aisance de qui n'a jamais eu à douter de sa place — jusqu'à ce que le nom de Yasmine se mît à circuler dans les mêmes cercles avec une insistance qui, peu à peu, commença à l'agacer plus qu'elle ne voulut se l'avouer.

Elle avait d'abord entendu parler d'elle comme on entend parler d'une curiosité passagère — *une étrangère de Kairouan qui compose des parfums remarquables*. Puis les mentions s'étaient multipliées, jusqu'à devenir un sujet récurrent des réunions de femmes auxquelles Khayzuran assistait : telle cousine avait commandé une fragrance exclusive, telle autre vantait les remèdes de cette médecin dont on chuchotait, sans jamais le confirmer tout à fait, qu'elle avait un jour sauvé la vie d'une servante que les médecins de cour avaient abandonnée.

— Vous devriez la rencontrer, lui suggéra un jour sa cousine, avec l'enthousiasme naïf de qui ne perçoit aucun danger dans la comparaison. Elle a un sens du raffinement que je n'ai vu chez personne d'autre.

— Je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne le raffinement, répondit Khayzuran, plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

La cousine n'insista pas, mais la remarque resta, tapie quelque part dans l'esprit de Khayzuran, jusqu'au jour où elle se retrouva, presque malgré elle, dans la boutique du quartier du palais, attirée par une curiosité qu'elle se refusait à nommer jalousie.

* * *

La rencontre eut lieu par un après-midi de fin d'été, dans la boutique aux murs de soie bleu nuit. Yasmine, occupée à conseiller une cliente sur le choix d'une essence

pour un mariage prochain, leva les yeux en sentant une présence différente entrer dans la pièce — une femme d'une élégance étudiée, chaque bijou pesé, chaque pli de tissu calculé pour composer une autorité tranquille.

— On m'a beaucoup parlé de vous, dit Khayzuran, en guise de salutation, son regard parcourant la boutique avec une attention qui n'avait rien d'innocent.

— J'espère qu'on vous en a dit du bien.

— On m'en a dit assez pour que je vienne juger par moi-même.

Yasmine sourit, reconnaissant sans peine, sous l'élégance et la politesse mesurée, la tension d'une femme habituée à occuper seule le centre de toutes les attentions. Elle avait déjà croisé ce genre de rivalité feutrée, des siècles plus tard, entre certaines consœurs de son propre service hospitalier — la jalousie professionnelle n'avait, apparemment, pas de siècle qui lui fût propre.

— Que puis-je composer pour vous ? demanda Yasmine, choisissant la courtoisie professionnelle plutôt que la confrontation.

— Un parfum à mon image. Si vous en êtes capable.

Le défi, à peine voilé sous la politesse, ne surprit pas Yasmine. Elle prit le temps d'observer Khayzuran avant de répondre — sa posture, ses gestes mesurés, la dureté à peine perceptible derrière des yeux qui savaient charmer quand la situation l'exigeait.

— Vous portez déjà un parfum, remarqua Yasmine. Ambre et musc, une composition solide, classique. Vous ne cherchez pas un parfum à votre image. Vous cherchez à savoir si je suis capable d'inventer une création que vous n'auriez pas déjà imaginée vous-même.

Un silence suivit, plus tendu que le précédent. Khayzuran ne répondit pas tout de suite, prise au dépourvu par une lecture aussi directe qu'elle n'avait pas anticipée.

— Vous êtes perspicace, dit-elle finalement, d'un ton qui oscillait entre l'admiration contrainte et l'agacement.

— C'est mon métier de l'être. Sur les corps comme sur les caractères.

* * *

Khayzuran repartit ce jour-là sans commander de parfum, mais avec une conviction nouvelle, plus froide que la simple curiosité qui l'avait poussée jusqu'ici : cette femme n'était pas seulement douée. Elle voyait juste, et voir juste, dans les cercles où évoluait Khayzuran, constituait un pouvoir aussi redoutable que la naissance ou la fortune.

— Alors ? lui demanda son mari, ce soir-là, en la voyant rentrer plus silencieuse qu'à l'accoutumée.

— J'ai rencontré la femme dont tout Bagdad parle.

— Et qu'en penses-tu ?

Khayzuran considéra un instant la question, choisissant ses mots avec le soin qu'elle mettait habituellement à tout ce qu'elle disait en public.

— Je pense, dit-elle enfin, qu'une ville ne peut porter deux femmes capables de tout voir sans que l'une des deux, tôt ou tard, ne devienne gênante pour l'autre.

Khayzuran revint à la boutique une seconde fois, quelques semaines plus tard, sans prétexte cette fois, sans même la politesse d'un achat à venir. Elle vint seule, ce qui, pour une femme de son rang, constituait déjà une forme d'audace — les épouses de dignitaires ne se déplaçaient d'ordinaire qu'escortées, le visage voilé d'un fin tissu de mousseline qui ne dissimulait pas tant leurs traits que leur rang, signe silencieux qu'un mari suffisamment puissant pouvait se permettre de garder son épouse à l'abri des regards, oisive et protégée comme un bien précieux qu'on ne montre qu'à ceux qu'on choisit.

Elle trouva Yasmine à visage découvert, comme toujours, en pleine discussion avec une caravanière venue lui proposer des essences rares depuis les confins de la Perse — les cheveux simplement couverts d'un foulard léger, mais le visage offert sans détour à quiconque croisait son chemin dans les ruelles de Bagdad.

— Vous ne vous voilez jamais, remarqua Khayzuran, en ôtant elle-même le tissu léger qui masquait ses traits, comme si la question méritait de tomber le masque pour être posée franchement.

— Je ne le pourrais pas, même si je le voulais. Mon métier m'oblige à circuler seule, à négocier avec des marchands, à me présenter au chevet de mes patients à toute heure. Un visage caché n'inspire pas la même confiance qu'un visage qu'on regarde en face.

— C'est un choix curieux, pour une femme.

— C'est une nécessité, plus qu'un choix. Vous, en revanche...

Yasmine laissa la phrase en suspens, non par malice, mais par une curiosité sincère qui n'échappa pas à Khayzuran.

— Moi, je porte le voile comme je porte mes bijoux, dit Khayzuran, avec une franchise qui surprit Yasmine autant que la question l'avait surprise elle-même. Ce n'est pas une contrainte qu'on m'impose. C'est une preuve. Celle que mon époux n'a pas besoin que je travaille, que je marchande, que je me montre pour exister. Vous vous montrez parce que vous devez gagner votre place chaque jour. Moi, je me cache parce que ma place n'a plus besoin d'être gagnée.

Le mot resta suspendu entre elles, plus honnête qu'aucune des deux ne s'y attendait.

— Je trouve cela triste, dit finalement Yasmine, à voix basse.

— Je trouve votre vie épuisante, répondit Khayzuran, sur le même ton. Peut-être avons-nous chacune raison, depuis l'endroit où nous nous tenons.

* * *

Il y avait, dans cet échange, une lueur qui aurait pu rapprocher les deux femmes — une reconnaissance mutuelle, presque, de deux formes différentes de prison et de liberté. Mais Khayzuran ne s'y attarda pas longtemps. Elle reprit son voile, le réajusta avec un geste d'une précision presque rituelle, et redevint, en un instant, la femme de cour mesurée qu'elle avait cessé d'être le temps d'une phrase.

— Je suis venue pour une autre raison, reprit-elle, la voix redevenue lisse. Mon époux organise, dans un mois, une réception pour le retour d'un ambassadeur byzantin. Toutes les grandes maisons y seront. On m'a soufflé votre nom pour composer les parfums de la soirée — un parfum pour chaque salle, disait-on, comme on compose une musique pour chaque instant de la fête.

— Qui vous a soufflé mon nom ?

— Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que je m'y oppose.

Yasmine ne broncha pas, mais sentit la tension revenir, plus nette que jamais.

— Vous vous y opposez, et pourtant vous êtes venue me le dire vous-même.

— Parce que je préfère que vous l'appreniez de ma bouche plutôt que par une rumeur déformée, dit Khayzuran, avec une froideur redevenue parfaitement maîtrisée. Vous êtes douée, Yasmina al-Qayrawaniyya. Je ne le nie pas. Mais douée ne signifie pas digne de se tenir dans les mêmes salles que nous. Une réception d'ambassadeur n'est pas un souk. Vous y perdriez votre temps, et moi ma tranquillité.

Elle remit son voile en place, salua d'un signe de tête d'une politesse glaciale, et sortit sans attendre de réponse, laissant derrière elle un silence que même l'odeur des essences les plus raffinées ne parvint pas, cette fois, à adoucir.

La convergence

Khayzuran ne connaissait pas Zubayda. Les deux femmes n'appartenaient pas au même monde — l'une évoluait dans les salons feutrés du palais, l'autre dans les cours poussiéreuses de Karkh — et rien, en temps normal, n'aurait dû les faire se croiser. Mais Bagdad était une ville où les rumeurs voyageaient plus librement que les femmes elles-mêmes, glissant sans effort d'un quartier à l'autre, portées par les servantes, les marchands, les eunuques du palais qui faisaient leurs achats au souk populaire pour le compte de leurs maîtresses.

Ce fut une servante de Khayzuran, envoyée acheter des herbes pour une migraine tenace, qui rapporta la première le nom de Zubayda et ses doutes murmurés sur l'origine de « l'étrangère de Kairouan ».

— Elle dit que personne ne sait vraiment d'où vient cette femme, rapporta la servante, avec l'excitation un peu coupable de qui colporte une confidence défendue. Ni père, ni mari qu'on connaisse, ni maison d'où elle viendrait. Zubayda dit qu'une richesse acquise aussi vite, sans lignée pour la justifier, ne s'explique jamais tout à fait innocemment.

Khayzuran, qui avait offert sa propre méfiance à Yasmine sans jamais avoir eu besoin qu'on la lui souffle, sentit dans ce récit une confirmation plus qu'une révélation. Elle fit mander Zubayda le jour même — une démarche qu'elle n'aurait jamais envisagée un mois plus tôt, tant l'écart entre leurs conditions rendait pareille rencontre presque inconvenante, mais que sa rancune, désormais, rendait nécessaire.

* * *

Zubayda se présenta au palais avec une nervosité qu'elle dissimula sous une raideur presque hostile, consciente du gouffre qui séparait sa condition de celle de la femme qui la recevait. Khayzuran, en revanche, l'accueillit avec une courtoisie calculée, celle qu'on réserve à un instrument dont on a besoin sans vouloir le montrer.

— On me dit que vous connaissez bien cette Yasmina al-Qayrawaniyya, commença Khayzuran, sans détour inutile.

— Je la connais assez pour douter d'elle depuis le premier jour.

— Alors nous avons, semble-t-il, un motif commun.

Zubayda hésita, mesurant le danger et l'opportunité que représentait cette alliance improbable. Elle n'aimait pas Khayzuran — la distance entre elles, la manière dont la femme du vizir la considérait, à peine dissimulée sous la politesse, comme un outil plutôt que comme une égale, ne lui échappait pas. Mais la perspective d'obtenir, enfin, un appui capable de peser sur le sort de sa rivale valait, à ses yeux, cette humiliation contenue.

— Que voulez-vous de moi exactement ? demanda-t-elle.

— Des faits. Des témoignages. Tout ce qui pourrait donner corps à ce que vous racontez déjà au souk sans jamais l'affirmer devant un cadi. Vous connaissez son quartier, ses patients, ses habitudes. Moi, je connais les oreilles qui, au palais, sauront transformer un doute en accusation.

— Et qu'y gagnerais-je ?

Khayzuran sourit, d'un sourire qui n'avait rien de chaleureux.

— Votre clientèle revenue. Votre réputation restaurée. Et la satisfaction de voir tomber celle qui vous a volé votre place — un plaisir que je comprends mieux que vous ne le croyez.

* * *

L'alliance, une fois scellée, prit une forme méthodique que ni l'une ni l'autre n'aurait su construire seule. Zubayda rassembla, dans les semaines qui suivirent, tout ce que ses années d'observation lui avaient appris de Yasmine — l'absence totale de toute famille venue lui rendre visite, l'arrivée mystérieuse près du fleuve, sans bagage

ni escorte, les guérisons trop rapides pour être seulement le fruit d'un savoir livresque. Khayzuran, de son côté, orchestra avec plus de discrétion encore la diffusion de ces éléments dans les cercles où siégeaient les hommes capables de transformer une rumeur en enquête, une enquête en accusation.

Ni l'une ni l'autre ne savait encore précisément quelle forme prendrait leur attaque, ni quand elle frapperait. Mais toutes deux, chacune à sa manière, avaient cessé de considérer Yasmine comme une simple rivale à éclipser. Elle était devenue, dans leur esprit convergent, une anomalie à expliquer — et une anomalie, dans une ville aussi pieuse que méfiante envers ce qu'elle ne comprenait pas, ne restait jamais longtemps sans qu'on cherchât à la nommer, et à la juger.

Pendant ce temps, dans la boutique aux murs de soie bleu nuit, Yasmine composait un nouveau parfum pour une cliente enceinte, ignorant tout du filet qui, lentement, méthodiquement, commençait à se tisser autour d'elle.

Une nuit sur le Tigre

Marwan l'emmena, un soir, sans prévenir de rien, jusqu'à une barque amarrée près du port de Karkh, louée pour la nuit à un pêcheur qu'il connaissait depuis l'enfance. Yasmine, épuisée par une journée de consultations et de comptes à vérifier, avait d'abord protesté, avant de se laisser convaincre par l'insistance tranquille qu'il savait déployer quand il avait pris une décision pour elle plutôt que pour lui.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle, en s'installant sur les coussins qu'il avait fait disposer au fond de l'embarcation.

— Nulle part. C'est bien là l'intérêt.

Le pêcheur les mena au fil du courant, loin des rives éclairées, jusqu'à un endroit où la ville n'était plus qu'une rumeur de lumières lointaines et le fleuve, large et noir, semblait appartenir tout entier à la nuit. Marwan avait apporté des figues, du pain encore tiède, une outre de vin coupé d'eau, et, glissé négligemment sous les coussins, un petit flacon qu'il tendit à Yasmine avec un sourire malicieux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez.

Elle déboucha le flacon et reconnut aussitôt, avant même d'en respirer le parfum, l'écriture serrée de sa propre main sur l'étiquette — une composition qu'elle avait abandonnée des mois plus tôt, jugée trop audacieuse, trop personnelle pour être vendue.

— Vous l'avez gardé ?

— Je l'ai fait recomposer, en secret, par votre apprentie de Rusafa. Elle a mis un mois à retrouver les proportions exactes. Vous l'aviez appelé, si je me souviens bien, *Ce que je n'ose pas vendre*.

Yasmine rit, surprise par l'émotion qui montait plus vite qu'elle ne s'y attendait.

— Pourquoi celui-là, précisément ?

— Parce que c'est le seul qui ne parle pas de Bagdad, ni de Kairouan, ni d'aucune ville. Il parle de vous, seulement de vous, sans prétexte pour personne d'autre. Je voulais vous l'entendre porter, au moins une fois, dans un endroit où personne ne pourrait vous demander pourquoi.

Elle s'en versa quelques gouttes sur le poignet, et l'odeur — rose sombre, bois de cèdre, une pointe presque animale de musc — la ramena, l'espace d'un battement de cœur, à un souvenir qu'elle croyait avoir enterré : une nuit d'insomnie, des mois auparavant, où elle avait composé ce parfum sans autre intention que de se prouver, à elle-même, qu'il lui restait encore une part intacte, indépendante de tout ce qu'on attendait d'elle — mère, médecin, épouse, étrangère.

— Vous vous souvenez de tout ce que je fais, dit-elle doucement.

— Je me souviens de tout ce que vous êtes. Ce que vous faites n'en est que la trace.

Ils restèrent ainsi de longues heures, allongés côte à côte au fond de la barque, à regarder les étoiles se refléter en tremblant sur l'eau noire, sans parler de boutiques, ni de patients, ni des regards que Bagdad posait sur eux. Yasmine sentit, pour la première fois depuis son arrivée, la culpabilité et la prudence qui l'accompagnaient partout se dissoudre entièrement, remplacées par une paix qu'elle n'avait plus connue depuis l'enfance.

— Un jour, dit-elle, presque endormie contre son épaule, je vous raconterai vraiment d'où je viens. Toute l'histoire, sans rien en cacher.

— Je vous ai dit que j'attendrais, murmura Marwan. Cette nuit ne fait que me le rendre plus facile.

Le fleuve continua de couler, indifférent, sous un ciel que ni l'un ni l'autre ne pouvait savoir menacé, quelque part en amont, par une alliance qui se resserrait déjà autour d'elle sans qu'ils en perçoivent encore le premier frémissement.

ACTE IV — LE PROCÈS

L'accusation

Elle vint un matin de la façon la plus banale qui fût — deux hommes du guet, envoyés par un cadi du quartier de Karkh, se présentant à la porte de la maison de Rusafa alors que Yasmine achevait de préparer une décoction pour un patient déjà en attente dans la cour.

— Yasmina bint... commença l'un des hommes, avant de s'interrompre, comme si l'absence même d'un nom de père à prononcer constituait déjà, en soi, un premier grief. Yasmina de Kairouan. Le cadi Abd al-Rahman ibn Yaqub souhaite vous entendre. Aujourd'hui.

Fatima, qui n'avait jamais quitté la maison de Yasmine depuis leur installation, blêmit en entendant le nom du cadi — un homme réputé pour sa rigueur, plus proche, disait-on, des cercles les plus conservateurs entourant le calife que de la tolérance qui avait longtemps caractérisé Bagdad.

— De quoi suis-je accusée ? demanda Yasmine, s'efforçant de garder une voix égale, tandis qu'une main glacée se refermait déjà sur sa poitrine.

— Ce n'est pas à moi de vous le dire, répondit l'homme, avec la neutralité prudente de qui ne veut pas s'aventurer sur un terrain qui ne le concerne pas. Le cadi vous expliquera.

* * *

La salle où on la fit entrer était haute de plafond, fraîche malgré la chaleur du dehors, et bondée d'une assistance que Yasmine reconnut avec un mélange de stupeur et de vertige : Zubayda, debout au premier rang, le visage fermé mais le regard brillant d'une satisfaction qu'elle ne cherchait plus à dissimuler entièrement ; et, plus en retrait, à demi voilée, immobile comme une statue de cour, Khayzuran.

Le cadi Abd al-Rahman ibn Yaqub, un homme âgé au visage sec, parcourut longuement un rouleau de témoignages avant de lever les yeux vers elle.

— Vous êtes accusée, dit-il enfin, sa voix posée mais sans chaleur, de pratiques relevant de la sorcellerie, de dissimulation d'identité, et d'exercer un art médical sans lignée de maîtres reconnus — trois fautes qui, prises ensemble, suffiraient à justifier votre bannissement de Bagdad, sinon pire.

Un murmure parcourut l'assistance. Yasmine sentit son cœur battre à tout rompre, mais elle se contraignit à respirer lentement, appelant à elle le même sang-froid qui l'avait toujours portée dans les moments les plus critiques de sa vie de médecin — les hémorragies, les arrêts cardiaques, les décisions qu'il fallait prendre en quelques secondes sans jamais laisser paraître la peur.

— Puis-je répondre à chacune de ces accusations, mon seigneur ?

— C'est pour cela que vous êtes ici.

— Alors commençons par la sorcellerie, dit Yasmine, sa voix retrouvant peu à peu son assurance. On m'accuse de guérir trop vite, trop sûrement, pour que cela soit naturel. Mais je n'ai jamais soigné personne par des mots secrets, ni par des pactes, ni par quoi que ce soit qui échapperait à l'observation d'un témoin honnête. Que Zubayda elle-même, ici présente, témoigne : n'a-t-elle pas travaillé à mes côtés, lors d'un accouchement difficile, et vu de ses propres yeux chacun de mes gestes ? A-t-elle vu, ce jour-là, un seul geste qu'elle ne pût comprendre ?

Tous les regards se tournèrent vers Zubayda, qui hésita, prise au piège d'une question à laquelle elle ne pouvait répondre sans se contredire elle-même.

— J'ai vu... commença-t-elle, la voix moins assurée que Khayzuran ne l'aurait souhaité. J'ai vu des gestes de médecin. Précis. Efficaces. Mais nul ne peut expliquer d'où lui vient un tel savoir sans lignée pour en répondre.

— Voilà donc la véritable accusation, reprit Yasmine, sentant l'assistance basculer, imperceptiblement, en sa faveur. Non plus la sorcellerie, dont même mon accusatrice ne peut soutenir la preuve, mais l'absence de lignée. On me reproche de ne pas savoir prouver d'où je viens.

— C'est une faute suffisante en soi, intervint le cadi, sans se départir de sa froideur. Une femme sans famille, sans mari, sans maître reconnu, qui amasse une fortune en quelques années — cela appelle une explication, non une esquive.

Yasmine ferma les yeux un instant, sentant que le moment était venu de choisir entre deux mensonges — celui, prudent, qu'elle maintenait depuis son arrivée, ou une vérité si extraordinaire qu'elle risquait de la condamner plus sûrement encore que le silence.

Elle rouvrit les yeux et, dans le fond de la salle, aperçut Hunayn ibn Ishaq, arrivé sans qu'elle l'eût remarqué, le visage grave, mais le regard chargé d'une confiance qui ne vacillait pas.

— Mon seigneur, dit-elle enfin, choisissant ses mots avec le soin d'un chirurgien choisissant l'endroit précis d'une incision, je ne peux vous prouver ma lignée comme vous l'entendez. Mais je peux vous montrer mon savoir. Laissez-moi soigner, ici, devant vous et devant cette assemblée, le patient le plus difficile que vos médecins de cour n'aient su traiter. Si j'échoue, jugez-moi selon ce que vous aurez vu. Si je réussis, que ce succès parle pour moi, à défaut d'une lignée que je ne peux vous offrir.

Le cadi la considéra longuement, visiblement partagé entre la rigueur de sa fonction et une curiosité qu'il ne put entièrement masquer.

— Soit, dit-il finalement. Vous avez trois jours. Je choisirai moi-même le malade.

Il abaissa son rouleau, signe que l'audience touchait à sa fin. Dans l'assistance qui commençait à se disperser, Yasmine croisa un instant le regard de Khayzuran — un

regard qui n'exprimait ni triomphe ni défaite, mais le calcul froid de qui recompte déjà les prochains coups à jouer.

La mise à l'épreuve

Le patient que le cadi fit amener, le troisième jour, était un vieux marchand de tissus du nom de Abu Bakr al-Wasiti, connu de tout le souk pour sa prospérité autant que pour son caractère bourru. Il gisait sur une civière, le teint gris, plié en deux par une douleur abdominale d'une intensité telle qu'il ne parvenait plus à parler sans gémir, les mains crispées sur son ventre comme s'il cherchait à en contenir un feu intérieur.

— Il souffre depuis trois jours, expliqua son fils, le visage défait par l'angoisse. Trois médecins de cour l'ont déjà examiné. Le premier a préconisé une saignée. Le deuxième une purge violente pour évacuer les humeurs mauvaises. Le troisième a proposé les deux.

— A-t-on suivi ces conseils ? demanda Yasmine, s'agenouillant déjà près du malade, ses mains commençant, par réflexe, l'examen qu'elle avait répété des milliers de fois dans une autre vie.

— La saignée, oui. Il en est ressorti plus faible encore.

Yasmine posa deux doigts sur le poignet du vieil homme, cherchant son pouls — rapide, filant, le signe d'un corps en train de basculer vers un état qu'elle ne connaissait que trop bien. Elle palpa ensuite l'abdomen avec une douceur presque imperceptible, observant le visage du patient à chaque pression plutôt que son ventre lui-même.

Ce qu'elle y lut la glaça : une douleur d'une intensité disproportionnée par rapport à ce que ses mains percevaient sous la paroi abdominale, encore relativement souple, sans la dureté de bois qu'elle aurait attendue d'une péritonite installée. Une discordance que ses années d'hôpital lui avaient appris à redouter entre toutes — le signe classique, presque silencieux, d'un intestin en train de mourir faute de sang, bien avant que la douleur physique n'en révèle toute l'étendue.

— Depuis quand mange-t-il moins, redoute-t-il de manger ? demanda-t-elle au fils.

— Depuis des semaines. Il disait que chaque repas lui donnait une douleur qui le pliait en deux, une heure après avoir mangé. Il en avait presque cessé de s'alimenter.

Le tableau se compléta dans l'esprit de Yasmine avec une clarté presque terrifiante. Une souffrance ancienne après les repas, ignorée, aggravée peu à peu — le signe d'une circulation défaillante vers les intestins, un mal qu'elle avait vu, une fois, chez un patient à Dijon, arrivé trop tard pour qu'on pût le sauver. Ici, sans chirurgie, sans les moyens qu'elle avait connus dans sa vie d'avant, elle ne pouvait rien réparer de ce qui, peut-être, avait déjà commencé à céder à l'intérieur du corps du vieil homme. Mais elle pouvait, au moins, éviter ce qui achèverait de le tuer.

— Il ne faut plus le saigner, dit-elle d'une voix ferme, se relevant pour s'adresser directement au cadi et à l'assemblée qui les entourait. Ni le purger. Chaque saignée affaiblit un corps qui a, au contraire, besoin de tout son sang pour nourrir ce qui, en lui, se meurt lentement. Chaque purge violente au contraire redouble la douleur et précipite ce que nous cherchons à éviter.

— Que proposez-vous, alors ? demanda le cadi, son scepticisme manifeste dans chaque mot.

— Le repos absolu de l'intestin. Rien à manger, rien à boire d'épais, seulement de l'eau tiède en petites quantités, régulièrement. Une position semi-assise, jamais allongée à plat, pour ne pas comprimer davantage ce qui souffre déjà. Et la surveillance constante de son pouls, de sa fièvre, de la couleur de son visage — car si le mal s'aggrave malgré tout, je le saurai avant que quiconque d'autre ne le voie.

Un murmure sceptique parcourut l'assistance — l'idée de ne rien faire, de simplement observer et attendre, heurtait de plein fouet tout ce que la médecine de

cour enseignait depuis des générations, fondée sur l'action, sur l'intervention, sur la conviction qu'un mal se combat toujours par un geste, jamais par la retenue.

— Vous me demandez de vous faire confiance en ne faisant rien, dit le cadi, un sourcil levé.

— Je vous demande de me faire confiance en ne faisant pas ce qui, à coup sûr, précipiterait sa mort. La retenue est aussi un art, mon seigneur. Le plus difficile de tous, peut-être, pour qui n'a appris qu'à agir.

* * *

Elle resta trois jours et trois nuits au chevet du vieux marchand, sans presque dormir, ajustant chaque heure sa position, guettant le moindre changement dans son pouls, dans la coloration de son teint, dans la qualité de sa respiration. Elle refusa, malgré les pressions renouvelées d'un des médecins de cour, toute saignée supplémentaire, toute purge, tout remède héroïque qui aurait pu, croyait-on, accélérer la guérison.

Le quatrième jour, la fièvre du vieil homme retomba. La douleur, sans disparaître entièrement, perdit son caractère foudroyant. Il accepta, pour la première fois depuis une semaine, une gorgée de bouillon léger, qu'il garda sans vomir.

— Il vivra, annonça Yasmine au cadi, venu constater lui-même l'état du malade, la voix lourde d'une fatigue qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Son intestin restera fragile, sans doute pour le reste de ses jours. Il devra manger peu, souvent, éviter les efforts après les repas. Mais il vivra, là où trois saignées supplémentaires l'auraient tué avant la fin de la semaine.

Le cadi Abd al-Rahman ibn Yaqub considéra longuement le vieux marchand, assis désormais contre des coussins, pâle mais vivant, puis reporta son regard vers Yasmine, épuisée, les traits creusés par trois nuits sans sommeil, mais debout.

— Je ne sais toujours pas d'où vous venez, Yasmina de Kairouan, dit-il enfin, d'une voix où perçait, pour la première fois, une nuance proche du respect. Mais je sais reconnaître un savoir véritable quand il sauve une vie sous mes yeux. Les accusations portées contre vous sont levées. Que nul, désormais, ne vienne plus vous chercher querelle sans preuve plus solide que des rumeurs de souk.

Il se leva, salua d'un signe de tête, et quitta la pièce, laissant derrière lui un silence que Yasmine, épuisée, mit un long moment à comprendre comme celui, enfin, d'une victoire.

Zubayda avait assisté à toute l'épreuve depuis un coin de la salle, immobile, refusant de céder à la tentation de partir avant la fin, comme si son propre honneur exigeait qu'elle vît de ses yeux jusqu'où irait cette femme qu'elle avait tenté de faire tomber. Elle avait observé, sans un mot, les trois jours de veille que rapportèrent les serviteurs du cadi, la retenue clinique que d'autres auraient jugée de la lâcheté, et enfin le réveil du vieux marchand — un homme qu'elle connaissait, dont elle avait soigné la propre épouse des années plus tôt, et dont la survie la toucha plus profondément qu'elle ne s'y attendait.

Quand le cadi prononça l'acquittement, Zubayda ne bougea pas tout de suite, retenue par une émotion qu'elle mit un moment à identifier : ce n'était pas de la déception pure. C'était plus trouble, plus inconfortable — un mélange de honte et d'une forme de respect qu'elle aurait préféré ne jamais ressentir.

Elle croisa Yasmine en sortant de la salle, dans le couloir étroit qui menait vers la cour extérieure. Aucune des deux ne s'arrêta d'abord, puis Zubayda, presque malgré elle, ralentit le pas.

— J'ai vu ce que vous avez fait, dit-elle, la voix rauque de fatigue et d'une émotion qu'elle ne nomma pas.

— Vous auriez agi de même, à ma place, si vous aviez su ce que je savais.

— Peut-être. Ou peut-être que j'aurais suivi les médecins de cour, comme tout le monde, et qu'il serait mort sous mes mains sans que je comprenne pourquoi.

Elle marqua une pause, le regard fuyant, cherchant visiblement des mots qui ne lui venaient pas aisément.

— Je ne vous demande pas pardon, reprit-elle enfin. Je ne suis pas certaine de le pouvoir. Vous m'avez pris une place que vingt ans de dévouement m'avaient donnée, et cela ne s'efface pas parce que vous savez sauver un vieillard que d'autres auraient tué.

— Je ne vous ai rien pris volontairement, Zubayda.

— Je le sais, dit Zubayda, avec une lassitude soudaine qui la fit paraître, pour la première fois, plus âgée que son âge. C'est peut-être pour cela que c'est encore plus difficile à porter.

Elle s'éloigna sans ajouter un mot, mais sans plus jamais, dans les mois qui suivirent, prononcer un seul mensonge à l'encontre de Yasmine — un silence qui, sans effacer la rivalité, la déplaça vers un terrain plus honnête : celui de deux femmes qui se mesuraient désormais l'une à l'autre en pleine lumière, plutôt que dans l'ombre des rumeurs.

* * *

Khayzuran, elle, ne resta pas jusqu'à la fin. Elle quitta la salle au moment même où le tableau clinique de Yasmine commença à convaincre l'assistance, incapable de supporter plus longtemps le spectacle d'une victoire qu'elle sentait déjà inéluctable.

Elle apprit l'acquittement par sa servante, dans le silence feutré de ses appartements, et n'exprima aucune surprise — seulement un pli plus dur au coin des lèvres, la marque discrète d'un calcul qui se refait déjà.

— L'accusation a échoué, dit-elle à son époux, ce soir-là, d'un ton d'une froideur presque scientifique. Le cadi l'a acquittée. Il paraît même impressionné.

— Alors laisse cela reposer, dit le vizir, sans lever les yeux des papiers qu'il annotait. Une femme innocentée par un tribunal religieux devient plus difficile à toucher, pas moins. Tu risquerais, en insistant, de retourner l'opinion contre toi plutôt que contre elle.

Khayzuran ne répondit pas tout de suite, considérant la remarque avec l'attention froide qu'elle portait à tout ce qui pouvait affecter sa position.

— Tu as raison, dit-elle enfin. L'accusation directe ne fonctionnera plus. Il faudra une autre voie.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas encore. Mais une femme acquittée pour son savoir reste vulnérable sur tout ce que ce savoir ne protège pas — son cœur, ses attachements, ce à quoi elle tient plus qu'à sa propre réputation.

Elle prononça ces derniers mots presque pour elle-même, le regard tourné vers la fenêtre, songeant, sans le nommer encore tout à fait, à cet homme qu'on disait toujours aux côtés de Yasmine — un traducteur de la Maison de la Sagesse dont le nom, glissé plusieurs fois dans les récits qu'on lui avait rapportés, commençait à prendre, dans son esprit, la forme d'une prochaine ouverture.

Le mariage

Marwan n'avait pas assisté au procès. Le protocole de la Maison de la Sagesse l'avait retenu ce jour-là, penché sur une traduction urgente commandée par le calife lui-même, et il n'avait appris l'issue de l'épreuve que par un messager essoufflé, envoyé par Fatima. Il se précipita jusqu'à la maison de Rusafa sans même prendre le temps de refermer ses rouleaux, et trouva Yasmine assise seule dans la cour aux citronniers, encore vêtue des habits simples qu'elle portait pour l'épreuve, les traits creusés par trois nuits sans sommeil mais le regard étrangement calme.

— On m'a dit que vous aviez triomphé, dit-il, hors d'haleine, s'agenouillant près d'elle.

— J'ai sauvé un vieil homme. Le reste, je crois, n'était qu'un prétexte pour juger tout ce qui n'avait rien à voir avec sa santé — mon origine, ma légitimité, ma place parmi vous.

Marwan prit ses mains dans les siennes, les trouvant froides malgré la chaleur du soir.

— J'aurais dû être là.

— Vous étiez là où vous deviez être. Cela n'aurait rien changé.

Il la regarda longuement, cherchant sur son visage les traces d'une peur qu'il devinait sans qu'elle la montrât.

— Vous avez failli tout perdre, Yasmine. La boutique, la liberté, peut-être la vie elle-même, pour un savoir que vous refusez encore de m'expliquer entièrement.

— Je sais.

— Alors répondez-moi, maintenant, dit-il, sa voix se faisant plus grave, plus pressante qu'elle ne l'avait jamais entendue. Pas parce que je veux vous forcer. Mais

parce que ce jour m'a montré à quel point je ne supporterais pas de vous perdre sans avoir tout tenté pour vous garder.

Yasmine ferma les yeux un instant, laissant remonter en elle tout ce qu'elle avait traversé depuis le sanctuaire de Kadhimiya — le vertige du puits, l'arrivée près du fleuve, Hunayn, les boutiques, Zubayda, le cadi, la peur qu'elle avait dû dissimuler devant toute une assemblée. Elle pensa, un bref instant, à Sarah et Yanis, à des siècles de distance, et sentit que cette pensée, pour la première fois, ne s'accompagnait plus de la culpabilité qui l'avait rongée depuis son arrivée — seulement d'un amour tranquille, capable désormais de coexister avec tout le reste.

— Oui, dit-elle enfin, rouvrant les yeux. J'accepte, Marwan. Je vous épouse.

Il resta un instant silencieux, comme s'il n'avait pas tout à fait osé espérer une réponse aussi directe, puis un sourire se dessina sur son visage, plus large qu'elle ne lui en avait jamais vu.

— Vous ne me demandez pas de conditions ? De garanties ?

— Une seule, dit Yasmine, un sourire fatigué mais sincère éclairant enfin ses traits. Que vous ne cessiez jamais de me poser des questions auxquelles je ne suis pas encore prête à répondre. Un jour, je vous dirai tout. Ce jour n'est pas encore venu, mais il viendra.

— Alors je continuerai à attendre, dit Marwan, portant sa main à ses lèvres. Vous m'avez déjà appris qu'un texte difficile finit toujours par se révéler, à qui sait patienter sans jamais cesser de le lire.

* * *

La nouvelle se répandit dans Bagdad avec la rapidité coutumière aux affaires de cœur des grandes maisons — un traducteur respecté de la Maison de la Sagesse épousant la parfumeuse-médecin dont tout le monde parlait, acquittée quelques jours plus tôt d'accusations graves par le cadi lui-même. Certains y virent une

consécration ; d'autres, dont Khayzuran ne fut sans doute pas la dernière, y virent une pièce supplémentaire à intégrer dans un calcul qui ne s'était jamais tout à fait arrêté.

Le mariage lui-même fut modeste, célébré dans la cour de la maison de Rusafa, sous les citronniers, en présence de Hunayn, de Fatima et Bashir, de quelques apprenties des boutiques, et d'un Marwan si manifestement heureux que même les rares invités venus par simple curiosité mondaine repartirent convaincus d'avoir assisté à une union sincère plutôt qu'à une simple alliance de convenance.

Le nom d'époux ne calma pas entièrement l'inquiétude de Yasmine — elle savait, avec la lucidité qui ne l'avait jamais quittée depuis son arrivée, qu'un titre ne suffit jamais à désarmer une ennemie déterminée — mais il lui offrit ce qu'elle n'avait plus connu depuis des années : la certitude, en rentrant chaque soir, de trouver un regard qui la voyait tout entière, sans jamais chercher à la réduire à une seule de ses facettes — ni la médecin, ni la marchande, ni l'étrangère, ni la mère qu'elle restait, à des siècles de distance, dans le cœur de deux enfants qui grandissaient sans elle.

— À quoi pensez-vous ? lui demanda Marwan, un soir, la trouvant silencieuse dans la cour, le regard perdu vers les étoiles.

— À la distance, dit-elle simplement. Entre ce que j'ai laissé et ce que j'ai trouvé.

— Cette distance vous pèse encore ?

— Moins qu'avant. Mais elle ne disparaîtra jamais tout à fait. Je crois, avec le temps, avoir appris à vivre avec elle plutôt que contre elle.

Marwan s'assit près d'elle, sans rien ajouter, simplement présent, et Yasmine sentit, dans ce silence partagé, la preuve la plus sûre qu'elle eût jamais reçue qu'elle avait fait, ce jour-là au sanctuaire de Kadhimiya, sans le savoir encore, le meilleur choix de toute son existence.

ACTE V — L'APOGÉE ET L'OMBRE GRANDISSANTE

La proposition

Ce fut Yasmine qui fit le premier pas, quelques semaines après le mariage, un matin où elle se rendit seule à Karkh, sans escorte, comme au premier jour de son arrivée. Elle trouva Zubayda dans son échoppe étroite, penchée sur un mortier de pierre, les mains tachées de curcuma.

— Vous venez me narguer ? demanda Zubayda, sans lever les yeux, la voix moins acerbe qu'elle n'avait voulu la rendre.

— Je viens vous proposer un accord que je n'ai proposé à personne d'autre.

Cette fois, Zubayda leva les yeux, la méfiance ancienne encore tapie dans son regard, mais tempérée par une curiosité qu'elle ne parvint pas tout à fait à masquer.

— Je forme des apprenties depuis deux ans, dit Yasmine, s'asseyant sans y avoir été invitée, sur le tabouret bancal qui faisait face à l'établi. Des filles jeunes, sans expérience, à qui j'apprends tout depuis le début. Vous, vous avez vingt ans de pratique que je n'aurai jamais, un savoir des plantes que je ne possède pas, une connaissance du corps des femmes de ce quartier que je ne pourrai jamais égaler, moi qui viens d'ailleurs.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je voudrais que vous appreniez de moi ce que je sais, et que je continue d'apprendre de vous ce que vous savez. Non comme rivales. Comme deux praticiennes qui se complètent plutôt qu'elles ne s'affrontent.

Zubayda resta silencieuse un long moment, reposant son pilon avec une lenteur qui trahissait le poids de ce qu'elle pesait intérieurement.

— Vous me proposez de devenir votre assistante.

— Je vous propose de devenir mon associée. La différence n'est pas seulement dans les mots. Vous garderiez votre clientèle, votre indépendance. Mais vous auriez accès à mes boutiques, à mes ressources, aux malades les plus difficiles que je ne peux traiter seule. Et je financerais votre formation à tout ce que je sais faire que vous ignorez encore.

— Après tout ce qui s'est passé entre nous ?

— À cause de tout ce qui s'est passé entre nous, corrigea Yasmine. Vous auriez pu me laisser tomber, devant le cadi. Vous ne l'avez pas fait. Cela mérite, je crois, davantage qu'un silence poli entre deux femmes qui se croisent au marché.

Zubayda considéra longuement la proposition, le visage traversé de résistances anciennes qu'elle ne chercha pas à dissimuler entièrement.

— Je ne renoncerai pas à ma manière de faire, dit-elle enfin. Mes plantes, mes gestes. Je ne veux pas devenir une copie de vous.

— Je ne vous le demande pas. Je veux une associée, pas une ombre.

Un silence suivit, plus long que les précédents, avant que Zubayda, presque malgré elle, ne tende la main — un geste qu'aucune des deux n'aurait imaginé possible quelques mois plus tôt.

— Alors montrez-moi, dit-elle. Ce que vous savez que je ne sais pas.

* * *

Les années suivantes virent l'entreprise de Yasmine s'étendre au-delà de ce que même Marwan, dans ses projections les plus audacieuses, avait imaginé. Les boutiques de Bagdad, désormais au nombre de huit, formaient le cœur d'un réseau qui commença à s'étirer bien au-delà des murs de la ville circulaire. Des marchands revenant de Bassorah rapportèrent, un jour, qu'une échoppe portant le signe du croissant et de la branche de myrte venait d'ouvrir dans le grand port du sud, tenue

par une apprentie formée à Bagdad et envoyée là-bas avec les formules et le nom de Yasmine pour seul capital.

Damas suivit, puis Koufa, chacune de ces villes accueillant une maison qui portait, sous des variantes locales, la signature olfactive devenue reconnaissable dans tout le califat. Marwan, désormais associé à parts entières dans les affaires, passait le plus clair de son temps à négocier, à former, à arbitrer, laissant à Yasmine le soin de superviser les compositions les plus rares et de garder, jalousement, les secrets qui faisaient la réputation de la maison.

La fortune qui en résulta dépassa, en quelques années, tout ce que Yasmine aurait pu imaginer gagner en une vie entière de pratique hospitalière dans son ancienne existence. Elle possédait désormais plusieurs maisons, des terres cultivées le long du Tigre, des parts dans des caravanes qui traversaient la Perse jusqu'aux confins de l'Inde. Elle continuait de se vêtir avec un raffinement qui n'avait plus rien de la revanche fébrile des débuts — c'était devenu, simplement, sa manière naturelle d'exister dans le monde, sans plus jamais s'en excuser ni s'en étonner.

* * *

Ce qui changea le plus profondément, dans ces années de prospérité, ce ne fut pas la fortune elle-même, mais le rapport que Yasmine entretint avec son art d'origine. Elle n'avait plus besoin de soigner pour vivre — les boutiques, les terres, les caravanes lui assuraient une aisance qu'aucune consultation, même la mieux payée, n'aurait pu égaler. Et pourtant, elle continua de recevoir des patients chaque matin, dans une pièce qu'elle avait fait aménager à cet effet dans sa maison de Rusafa, avec la même rigueur qu'au premier jour.

— Vous pourriez tout arrêter, lui dit un jour Marwan, mi-taquin, mi-sincère, en la trouvant penchée sur un enfant fiévreux plutôt qu'occupée à examiner les registres d'une nouvelle boutique à Koufa. Vous êtes assez riche pour ne plus jamais toucher un patient de votre vie.

— C'est précisément pour cela que je continue, répondit Yasmine, sans lever les yeux de l'enfant. Je ne soigne plus par nécessité. Je soigne parce que cela reste, de tout ce que je fais, ce qui me ramène le plus sûrement à moi-même.

— Le devoir, alors.

— Le devoir, et le plaisir. Les deux à la fois. Je crois que c'est la première fois de ma vie que je peux dire cela sans mentir.

Zubayda, qui achevait de préparer une décoction dans la pièce voisine — car elle venait désormais, deux matinées par semaine, prêter main-forte aux consultations de Yasmine, sans jamais renoncer tout à fait à son propre cabinet de Karkh — passa la tête par la porte entrouverte.

— Vous parlez encore de philosophie, toutes les deux, pendant qu'un enfant tousse ?

— Elle a raison, dit Yasmine en riant, se penchant de nouveau sur son jeune patient. Revenons au travail.

Marwan s'éloigna, un sourire aux lèvres, laissant les deux femmes à leur tâche partagée — l'une formée dans un hôpital de France qu'aucune d'elles ne pourrait jamais vraiment nommer devant l'autre, l'autre héritière d'une lignée de guérisseuses de Karkh vieille de plusieurs générations, toutes deux désormais unies par ce qui, en définitive, comptait davantage que leurs origines respectives : la volonté commune de faire, chaque jour, un peu de bien à ceux qui n'avaient personne d'autre vers qui se tourner.

Ce que Khayzuran ne pardonna pas

La nouvelle de l'alliance entre Yasmine et Zubayda mit plusieurs semaines à parvenir jusqu'aux appartements de Khayzuran, portée, comme toujours, par le réseau discret de servantes et d'eunuques qui faisait circuler les nouvelles entre les quartiers. Elle l'apprit un matin, de la bouche de sa propre servante, alors qu'elle faisait ajuster une robe neuve — et resta si longtemps immobile, la main figée sur l'étoffe, que la couturière crut un instant l'avoir blessée avec une épingle.

— Répète cela, dit Khayzuran, d'une voix blanche.

— La guérisseuse de Karkh, celle qui vous avait renseignée, travaille désormais aux côtés de Yasmina al-Qayrawaniyya. On dit qu'elle forme ses propres apprenties dans les boutiques de la parfumeuse, deux matinées par semaine.

Khayzuran renvoya la couturière d'un geste sec, sans ménagement, et resta seule dans sa chambre, sentant monter en elle une fureur plus pure, plus dévastatrice que toute la rancune froide qu'elle avait cultivée jusque-là.

Ce n'était pas seulement la perte d'une alliée. C'était la preuve, plus humiliante encore, que Yasmine avait su transformer une ennemie jurée en soutien — un art que Khayzuran elle-même, avec tout son rang, toute sa fortune, n'avait jamais su exercer avec personne, pas même avec les femmes de sa propre famille.

* * *

Elle fit mander Zubayda le jour même, avec une brusquerie qui trahissait déjà sa colère avant même qu'un mot fût échangé. Zubayda se présenta, moins craintive cette fois qu'à leur première rencontre — la confiance nouvelle que lui avait donnée son association avec Yasmine se lisait dans son maintien, dans la manière dont elle soutint le regard de la femme du vizir sans baisser les yeux la première.

— On me dit que vous travaillez désormais pour elle, commença Khayzuran, sans préambule.

— Je travaille avec elle. La nuance compte.

— La nuance ne compte pour rien, quand elle vous a humiliée pendant des mois avant de vous acheter avec quelques boutiques et un peu de reconnaissance.

Zubayda accusa le coup, mais ne recula pas.

— Elle ne m'a pas achetée. Elle m'a proposé ce que vous ne m'avez jamais offert, vous, malgré tout ce que vous attendiez de moi : le respect d'une égale, plutôt que celui d'un instrument.

Le mot frappa Khayzuran plus durement qu'elle ne le laissa paraître. Elle se redressa, retrouvant en une seconde toute la froideur maîtrisée qui composait son autorité.

— Vous choisissez donc votre camp.

— Je choisis ma vie, corrigea Zubayda. Vous m'avez utilisée une fois. Elle m'offre de travailler à ses côtés, chaque semaine, pour le reste de mes jours si je le souhaite. Le calcul n'était pas difficile à faire.

— Alors sortez, dit Khayzuran, la voix redevenue parfaitement lisse, dangereusement lisse. Et ne comptez plus sur aucune protection de ma part, ni sur mon silence, si un jour vous aviez encore besoin de l'un ou de l'autre.

Zubayda s'inclina, un salut minimal, à la limite tolérée de la politesse, et sortit sans un regard en arrière, laissant Khayzuran seule avec une rage qui, cette fois, ne trouverait plus de relais dans les bas quartiers de Karkh.

* * *

— Elle me prend tout, un morceau après l'autre, dit Khayzuran à son époux, ce soir-là, arpentant la pièce d'un pas qu'elle ne cherchait plus à contenir. Ma tranquillité. Ma légitimité à décider qui peut fréquenter les grandes maisons. Et maintenant, jusqu'à mes propres alliées.

— Tu avais raison, la première fois, dit le vizir, reposant enfin les papiers qu'il annotait pour lui accorder toute son attention. L'accusation directe ne fonctionnera plus. Elle a l'appui du cadi, celui de Hunayn ibn Ishaq, et maintenant celui de cette guérisseuse. Bagdad tout entière commence à la considérer comme une femme protégée.

— Alors il faut viser ailleurs.

— Où cela ?

Khayzuran s'arrêta, le regard soudain plus calculateur que furieux, comme si sa colère venait enfin de trouver la forme précise qu'elle cherchait depuis le début.

— Une femme protégée par la loi et par la réputation reste vulnérable dans ses affections, dit-elle lentement. Son mari. Ses associés. Tout ce qui compte pour elle en dehors de sa propre personne. On ne fait pas tomber une citadelle en frappant ses murs, quand ses murs sont devenus trop solides. On cherche la porte qu'elle a elle-même laissée ouverte, par amour ou par confiance.

Le vizir la considéra longuement, avec une pointe d'inquiétude qu'il ne chercha pas entièrement à dissimuler.

— Tu parles comme si tu avais déjà choisi ta cible.

— Peut-être, dit Khayzuran, un sourire froid effleurant à peine ses lèvres. Peut-être ai-je simplement compris, enfin, que je me trompais de terrain depuis le début.

Ce que les années avaient bâti

Trois ans avaient passé depuis le mariage, et la maison de Rusafa, avec ses murs de mosaïques et sa cour ombragée de citronniers, était devenue bien plus qu'une demeure — un lieu où se croisaient, presque chaque semaine, tous ceux que Yasmine et Marwan avaient rassemblés autour d'eux sans jamais l'avoir vraiment planifié.

Hunayn ibn Ishaq y venait souvent, le soir, quand ses traductions le lui permettaient, apportant parfois un texte fraîchement achevé qu'il lisait à voix haute pour le seul plaisir de le partager, avant même de le remettre au calife. Fatima et Bashir, installés dans une aile de la maison qu'ils avaient fini par considérer comme la leur, continuaient de veiller sur le foyer avec une tendresse que ni la fortune ni le temps n'avaient émoussée. Zubayda, deux matinées par semaine, partageait désormais bien plus que des consultations — elle avait pris l'habitude de rester dîner, certains soirs, débattant avec Yasmine des mérites comparés d'une plante et d'un remède savant, dans des échanges dont Marwan, amusé, ne comprenait qu'un mot sur deux.

— Vous parlez toutes les deux une langue que je n'ai jamais traduite, leur dit-il un soir, en les regardant se disputer amicalement sur les vertus du fenugrec.

— C'est la langue des mains qui soignent, répondit Zubayda, sans lever les yeux de son mortier. Vous, vous avez celle des mots. Chacun son domaine.

— J'ai aussi celle des chiffres, protesta Marwan, faussement vexé, ce qui suffit largement à faire rire toute la tablée.

Leurs projets s'étaient multipliés au fil des saisons, portés par une complicité qui ne cessait de s'approfondir. Marwan avait entrepris, avec l'aide d'un jeune calligraphe qu'il avait pris sous son aile, de consigner par écrit les formules de parfums les plus durables de Yasmine — non pour les vendre, mais pour qu'elles survivent, disait-il, au-delà d'eux deux, comme un texte qu'on protège de l'oubli.

— Vous immortalisez mes parfums comme vous immortaliseriez Aristote, lui fit-elle remarquer un jour, mi-amusée, mi-touchée.

— Un bon parfum et une bonne pensée méritent le même soin, répondit-il. Tous deux disparaissent si personne ne prend la peine de les fixer.

Yasmine, de son côté, avait entrepris, avec Zubayda, la constitution méthodique d'un recueil de remèdes — non plus seulement ceux qu'elle avait apportés de sa vie d'avant, mais aussi ceux que Zubayda tenait de sa propre lignée, consignés ensemble pour la première fois, croisant le savoir livresque de l'une et le savoir transmis de l'autre. Elles y travaillaient certains après-midi, penchées côte à côte sur des feuillets, dans un silence studieux que seul rompait, de temps à autre, un désaccord amical sur la meilleure façon de préparer une décoction.

— Un jour, dit Yasmine, ce recueil vaudra plus que toutes mes boutiques réunies.

— Un jour, corrigea Zubayda avec un sourire, il vaudra surtout plus que votre fierté et la mienne réunies, ce qui n'est pas peu dire.

* * *

Entre Yasmine et Marwan, les années n'avaient rien émoussé de la complicité des débuts — elles l'avaient plutôt patinée, comme un objet précieux que l'usage rend plus doux au toucher plutôt que plus terne. Ils avaient gardé l'habitude des sorties nocturnes sur le Tigre, moins fréquentes qu'au premier temps de leur amour, mais toujours aussi précieuses lorsqu'elles survenaient — une façon, disait Marwan, de se rappeler qu'ils restaient, avant tout, deux personnes qui s'étaient choisies, et non seulement deux associés prospères.

— Vous ne m'avez toujours pas tout raconté, lui dit-il un soir, sur cette même barque qui les avait vus, des années plus tôt, échanger leur premier vrai moment de vérité. Vous m'aviez promis qu'un jour viendrait.

Yasmine le regarda longuement, sentant que ce jour, peut-être, n'était plus si lointain — que la sécurité qu'ils avaient bâtie ensemble, la solidité de leur amour, l'autorisait enfin à envisager cette confidence sans la peur qui l'avait retenue jusque-là.

— Bientôt, dit-elle, prenant sa main dans l'obscurité tiède de la nuit. Je vous le promets, vraiment cette fois. Bientôt.

Marwan ne la pressa pas davantage, se contentant de porter sa main à ses lèvres, avec cette patience qui avait toujours été, depuis le premier jour, la marque la plus sûre de son amour.

Ni l'un ni l'autre ne savait encore que le temps qu'ils pensaient avoir devant eux pour cette confidence allait bientôt se compter en jours plutôt qu'en saisons, ni que la menace qui grandissait, quelque part dans les appartements d'une femme de cour, choisirait précisément cet amour-là comme porte d'entrée.

Le cercle de Nour al-Din

Ce fut Hunayn, curieusement, qui lui ouvrit cette porte-là — non par un texte de médecine, mais par une remarque glissée en passant, un soir, alors qu'il la trouvait pensive après une longue journée de consultations.

— Vous devriez rencontrer Nour al-Din, lui dit-il. Un homme qui a quitté une charge honorable à la cour pour se consacrer entièrement à la recherche du sens caché du monde. On dit qu'il tient, chez lui, des veillées où l'on discute de Dieu comme on discuterait d'un ami trop longtemps négligé.

— Un soufi ?

— On commence à les nommer ainsi, oui. Encore peu nombreux, encore mal compris de la plupart, mais je crois que leur voie vous parlerait, à vous qui portez votre foi avec tant de retenue et si peu de certitude affichée.

Yasmine s'y rendit, quelques semaines plus tard, un soir de pleine lune, dans une maison modeste du quartier de Karkh dont rien, de l'extérieur, ne laissait deviner la richesse des échanges qui s'y tenaient. Une douzaine de personnes, hommes et femmes mêlés — ce qui la surprit agréablement — étaient assises en cercle autour d'un vieil homme au regard d'une douceur presque déconcertante.

— Vous êtes la parfumeuse dont on parle tant, dit Nour al-Din, sans que cela sonnât comme un reproche ni comme un compliment, simplement comme un constat.

— Je suis surtout une femme qui cherche encore ce qu'elle croit, répondit Yasmine, avec une franchise qui la surprit elle-même.

— Voilà une réponse plus honnête que celle de bien des théologiens que je fréquente, dit le vieil homme, un sourire éclairant son visage ridé. Asseyez-vous. Ce soir, nous parlons de l'amour comme chemin vers le divin, plutôt que comme obstacle à lui.

* * *

Elle y retourna souvent, dans les mois qui suivirent, trouvant dans ces veillées une paix qu'aucune prière rituelle, aucun pèlerinage n'avait su lui offrir jusque-là. Ce qu'elle y découvrait ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu — ni la pratique

distraite de son enfance tunisienne, ni la ferveur de sa mère à Kadhimiya, ni même l'ouverture tolérante de l'imam Chalgouhmi qu'elle avait tant appréciée avant son départ. C'était une foi qui ne cherchait pas à convaincre, mais à ressentir, à traverser le doute plutôt qu'à l'écarter d'un revers de main.

— Vous cherchez Dieu comme vous cherchiez, autrefois, la cause d'une douleur mal expliquée, lui dit un jour Nour al-Din, alors qu'ils marchaient ensemble le long du Tigre après une veillée. Par l'observation patiente, plutôt que par la certitude immédiate.

— Comment savez-vous cela de moi ?

— Je ne sais rien de votre passé, dit le vieil homme avec un sourire énigmatique. Je sais seulement reconnaître, chez quelqu'un, la manière dont il cherche. La vôtre ressemble à celle d'un médecin qui ausculte avant de conclure. C'est une belle manière de chercher Dieu, je crois, bien plus belle que celle qui prétend déjà tout savoir de Lui.

* * *

Les salons littéraires

Parallèlement à ces veillées spirituelles, Marwan l'introduisit peu à peu dans les cercles plus mondains, mais tout aussi vivants, des salons littéraires de Bagdad — les fameux *majalis* où poètes, philosophes et lettrés se retrouvaient pour réciter des vers, débattre de philosophie, ou simplement se mesurer d'esprit dans des joutes verbales que Yasmine trouva, à sa grande surprise, aussi grisantes que n'importe quelle intrigue de cour.

— Vous n'avez jamais composé de vers ? lui demanda un soir un jeune poète, dépité de découvrir qu'une femme aussi cultivée n'eût jamais tenté l'exercice.

— Je compose des parfums. C'est, je crois, une forme de poésie qui ne se dit pas, mais qui se respire.

La formule fit le tour du salon en une soirée, répétée avec admiration par des hommes qui, quelques mois plus tôt, auraient probablement hésité à l'inviter. Marwan, assis à ses côtés, ne cacha pas la fierté qui éclairait son visage.

— Vous venez de conquérir en une phrase ce que j'ai mis des années à obtenir avec des volumes entiers de traduction, lui glissa-t-il, une fois rentrés.

— Vous exagérez.

— À peine.

Elle finit, avec le temps, par composer elle-même quelques vers — maladroits d'abord, puis de plus en plus assurés, toujours construits autour de l'image du parfum, de l'invisible qui persiste après que la présence elle-même s'est retirée. Elle ne les partagea qu'avec Marwan, refusant obstinément de les lire en public, malgré ses encouragements répétés.

— Un jour, peut-être, lui dit-elle, un soir, en refermant le carnet où elle les consignait. Pour l'instant, ils sont à nous seuls.

— Alors je les garderai comme un secret précieux, dit Marwan, en déposant un baiser sur le carnet fermé, avec une solennité qui la fit rire aux éclats — un rire clair, sans ombre, de ceux qu'elle n'aurait jamais crus possibles dans une autre vie, tant d'années plus tôt, dans un couloir d'hôpital qui lui semblait désormais appartenir à un autre monde.

L'orage

Khayzuran mit plusieurs mois à construire son attaque, avec une patience qui n'avait rien à envier à celle de Zubayda en son temps — sinon que la sienne se nourrissait d'un savoir politique que la guérisseuse de Karkh n'aurait jamais pu mobiliser. Elle connaissait, par son époux, les vents qui soufflaient désormais à la cour d'al-Mutawakkil : le calife, qui avait un temps favorisé les théologiens rationalistes nourris de logique grecque, s'en détournait à présent avec une sévérité croissante, chassant du palais ceux qu'on soupçonnait de préférer la raison d'Aristote à la parole révélée. La théologie dialectique, qu'on avait encouragée sous les califes précédents, devenait peu à peu une accusation en soi.

— Votre mari traduit Aristote, glissa un jour Khayzuran à une cousine du cadi, avec la légèreté calculée d'une remarque en passant. On dit qu'il fréquente aussi des cercles où l'on discute de Dieu comme s'il s'agissait d'un problème de logique plutôt que d'une vérité révélée. N'est-ce pas d'ailleurs la même pente qui a mené tant de mutazilites à leur perte ?

Le mot, une fois lâché, trouva un terrain déjà fertile. Marwan n'avait jamais caché son admiration pour la pensée grecque, ni ses fréquentations dans les veillées de Nour al-Din, où l'on discutait, disait-on, de l'amour divin avec une liberté que certains jugeaient déjà suspecte. Il suffit de quelques semaines pour que la rumeur, savamment nourrie par Khayzuran mais jamais directement attribuable à elle, prît la forme d'une véritable dénonciation.

* * *

Ce fut un matin de printemps, alors que Marwan travaillait comme à son habitude dans la salle des traducteurs, qu'un émissaire du cadi vint le chercher, sans ménagement particulier, pour l'emmener devant un tribunal plus austère encore que celui qui avait jadis jugé Yasmine.

— Marwan ibn Yaqub, dit le juge, un homme au visage sévère que Marwan n'avait jamais croisé, vous êtes accusé de propager, par vos traductions et vos fréquentations, une doctrine qui place la raison humaine au-dessus de la parole révélée. On rapporte que vous discutez de la nature de Dieu comme d'un théorème, que vous fréquentez des cercles où l'on cherche le divin par l'introspection plutôt que par l'obéissance, et que votre propre épouse, dont l'origine reste à ce jour mystérieuse, partage ces mêmes cercles.

Le sang de Marwan se glaça en entendant mentionner Yasmine — non pour lui-même, dont il savait pouvoir défendre le travail intellectuel, mais pour elle, dont le secret, il le comprit en un instant, pouvait redevenir une arme entre des mains hostiles.

— Je traduis Aristote pour la Maison de la Sagesse, sur ordre même du calife qui régnait alors, répondit-il, s'efforçant de garder une voix ferme. Je n'ai jamais prétendu que la logique remplaçait la foi. J'ai cherché, comme tant d'autres avant moi, à comprendre le monde que Dieu a créé, ce qui ne me semble pas contraire à Sa gloire, mais plutôt un hommage à elle.

— C'est précisément l'argument des mutazilites déchus, répliqua le juge, sans se départir de sa froideur. Un argument que le calife lui-même a désormais jugé dangereux.

* * *

Yasmine apprit l'arrestation par un message de Hunayn, porté en urgence jusqu'à sa maison de Rusafa. Elle sentit le sol se dérober sous elle d'une manière qu'aucune épreuve traversée jusque-là — ni le sanctuaire de Kadhimiya, ni le procès du cadi, ni même la découverte de son propre exil temporel — n'avait su provoquer avec une telle violence.

— Ils l'ont emmené où ? demanda-t-elle, déjà debout, cherchant son voile de tête d'une main tremblante.

— Vers la prison du quartier de Rusafa. Yasmine, dit Hunayn, la retenant un instant par le bras, la voix tendue d'une inquiétude qu'il ne cherchait pas à cacher. Ce n'est pas seulement Aristote qu'on lui reproche. On a mentionné votre nom, votre origine. Quelqu'un, quelque part, a rassemblé les fils de deux affaires distinctes pour n'en faire qu'une seule, plus dangereuse que chacune ne l'était séparément.

Yasmine s'immobilisa, une clarté glaciale traversant sa peur — la certitude, immédiate et sans appel, que cette convergence ne devait rien au hasard.

— Khayzuran, murmura-t-elle.

— Je ne peux rien affirmer. Mais je crains, moi aussi, que vous ayez raison.

Elle ferma les yeux un instant, sentant se refermer sur elle un piège plus redoutable que tous ceux qu'elle avait affrontés jusque-là — car cette fois, ce n'était plus seulement sa propre vie, ni même sa fortune, qui se trouvaient menacées, mais celle de l'homme qu'elle aimait, pris au piège d'un secret qui n'était pas le sien, mais qu'il portait désormais, sans le savoir tout à fait, comme une sentence suspendue au-dessus de sa tête.

— Alors il est temps, dit-elle enfin, d'une voix redevenue étrangement calme, que je cesse de me cacher derrière une histoire que plus personne, désormais, ne croira suffisamment longtemps pour nous protéger.

ACTE VI — LA CRISE FINALE ET L'EXIL

Le malaise du cadi

L'audience qui devait décider du sort de Marwan se tenait dans la même salle haute de plafond où Yasmine, des mois plus tôt, avait plaidé pour sa propre vie. Le cadi Abd al-Rahman ibn Yaqub présidait de nouveau, plus âgé encore qu'au premier procès, le visage marqué par les années de charge autant que par la chaleur accablante de cette fin de printemps.

Yasmine s'était présentée sans y avoir été convoquée, décidée, comme elle l'avait annoncé à Hunayn, à révéler s'il le fallait toute la vérité pour sauver Marwan — mais l'audience, à peine commencée, prit un tour qu'elle n'avait pas anticipé.

Le cadi, en plein réquisitoire contre les traductions d'Aristote, s'interrompit soudain au milieu d'une phrase, une main se portant à sa poitrine avec un geste de surprise plus que de douleur, du moins au premier instant. Il pâlit, chercha son souffle, puis s'effondra contre son siège, le teint devenu gris, la sueur perlant soudain à son front malgré l'air frais de la salle.

— Le cadi ! cria un assesseur, se précipitant vers lui tandis qu'un mouvement de panique parcourait l'assemblée.

Trois médecins de cour, présents pour l'audience, se ruèrent à son chevet, multipliant les gestes sans réelle coordination — l'un préconisant une saignée immédiate, l'autre un cataplasme d'herbes chaudes sur la poitrine, le troisième récitant des versets protecteurs plus qu'il ne proposait un remède. Le cadi, la respiration sifflante, une douleur visible irradiant le long de son bras gauche, ne semblait tirer aucun soulagement de leurs efforts conjugués.

Yasmine, restée debout parmi l'assistance, sentit son instinct de clinicienne balayer instantanément la peur et la stupeur ambiantes. Elle reconnut, avec une clarté glaçante, un tableau qu'elle avait vu des dizaines de fois dans une autre vie — la

douleur thoracique irradiant vers le bras, la sueur froide, l'essoufflement soudain, le teint gris d'un cœur en train de manquer de sang.

— Il fait un malaise du cœur, dit-elle, s'avançant sans attendre qu'on l'y autorisât. La saignée l'affaiblira davantage. Il lui faut de l'air, être assis plutôt qu'allongé, et un remède que je peux préparer, mais qu'il me faut du temps pour obtenir.

— Quel remède ? demanda l'assesseur, désemparé, oubliant dans l'urgence que cette femme comparaissait, l'instant d'avant, comme témoin dans une affaire visant son propre époux.

— De l'écorce de saule blanc, la plus fraîche possible. De l'ail, autant qu'on pourra en trouver au marché voisin. Et des betteraves, plusieurs, pour un remède qui agira plus lentement mais qui l'aidera à se rétablir dans les jours à venir.

L'assesseur hésita, le regard tourné vers le cadi agonisant, puis vers les trois médecins de cour dont l'impuissance devenait chaque instant plus manifeste.

— Faites-le, ordonna-t-il enfin à deux serviteurs, qui détalèrent aussitôt vers le souk voisin.

* * *

Yasmine travailla avec une rapidité que la peur elle-même semblait affûter plutôt qu'entraver. Dès que l'écorce de saule fut apportée, encore humide de sève, elle la fit piler finement, puis infuser dans de l'eau à peine frémissante — une décoction dont elle savait, sans pouvoir l'expliquer à quiconque dans cette salle, qu'elle contenait un principe capable d'apaiser la douleur et de fluidifier ce qui, dans le sang du cadi, menaçait de se figer.

— Cela ne va pas le guérir d'un coup, murmura-t-elle à Hunayn, arrivé entre-temps, seul assez proche d'elle pour qu'elle osât une confidence à demi-voilée. Mais cela peut empêcher que le mal ne s'aggrave, le temps que son cœur retrouve un peu de force.

Elle fit boire au cadi, par petites gorgées, la décoction encore tiède, puis prépara, avec l'aide fébrile d'un serviteur, une pâte d'ail pilé qu'elle lui fit également absorber, malgré les grimaces de dégoût du vieil homme, trop affaibli pour protester longtemps.

— Les betteraves, dit-elle enfin, en indiquant le panier qu'on venait de déposer près d'elle, sont pour la suite. Il faudra qu'il en consomme, sous une forme ou une autre, chaque jour, pendant plusieurs semaines. Leur effet n'est pas immédiat, mais durable — elles aideront son cœur à mieux recevoir le sang dont il aura besoin pour se réparer.

L'assistance, un moment plus tôt encore hostile ou simplement sceptique, observait désormais chaque geste de Yasmine avec une attention presque religieuse, comme si l'urgence avait, en un instant, aboli toutes les accusations portées contre elle quelques minutes plus tôt.

Le cadi, peu à peu, retrouva une respiration plus régulière. La douleur, sans disparaître entièrement, sembla refluer, et la couleur revint, timidement, à ses joues.

* * *

Il fallut encore deux jours avant que le cadi Abd al-Rahman ibn Yaqub pût s'asseoir sans assistance et parler d'une voix claire. Yasmine ne quitta pas son chevet durant cet intervalle, alternant les décoctions de saule aux heures où la douleur menaçait de revenir, veillant à ce qu'il consommât chaque jour sa ration de betteraves, malgré les protestations d'un homme peu habitué à se voir dicter son alimentation.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-il enfin, le troisième jour, sa voix encore faible mais son regard retrouvant toute la lucidité de sa fonction. Une seconde fois, à ce compte.

— J'ai fait ce que mon métier m'ordonne de faire, mon seigneur. Rien de plus.

— Rien de plus, répéta-t-il, un pâle sourire effleurant ses lèvres. Vous avez une manière bien modeste de nommer ce qui, pour tout autre médecin de cette ville, aurait été un mystère insoluble.

Il resta silencieux un moment, le regard tourné vers la fenêtre, avant de reprendre, d'une voix plus grave.

— L'affaire contre votre époux. Je l'ai instruite avec la rigueur que ma charge exige, sans jamais laisser mes propres sentiments l'influencer. Mais je serais un mauvais juge, et un homme plus ingrat encore, si je ne reconnaissais pas qu'un homme dont l'épouse sauve la vie d'un cadi mérite, au minimum, que l'on examine son cas avec la plus grande clémence possible.

— Que décidez-vous, mon seigneur ?

— Les poursuites contre Marwan ibn Yaqub sont abandonnées, dit-il, d'une voix qui reprenait, malgré la fatigue, toute l'autorité de sa fonction. Qu'il traduise Aristote s'il le souhaite. Un homme qui recherche la sagesse par la raison ne me semble plus, à la lumière de ce que je viens de vivre, si différent d'une femme qui la recherche par l'observation du corps. Tous deux, en définitive, cherchent la même vérité, par des chemins que Dieu, dans Sa sagesse, a peut-être voulus différents pour de bonnes raisons qui nous échappent encore.

Yasmine sentit ses jambes fléchir sous le poids d'un soulagement si intense qu'elle dut s'appuyer un instant contre le mur pour ne pas vaciller devant l'assemblée.

— Merci, mon seigneur, parvint-elle à articuler, la voix brisée d'une émotion qu'elle ne chercha plus à dissimuler.

— Ne me remerciez pas, dit le cadi, fermant les yeux, épuisé mais vivant. Remerciez plutôt cette écorce d'arbre dont j'ignorais tout, et qui en sait, semble-t-il, davantage sur le cœur des hommes que trois médecins de cour réunis.

La vérité révélée

Marwan rentra ce soir-là, libéré, encore un peu hébété par la rapidité avec laquelle sa vie avait basculé du désastre à la délivrance en l'espace de quelques jours. Il trouva Yasmine assise seule dans la cour aux citronniers, deux coupes de vin posées devant elle, comme si elle avait préparé cette soirée avec le même soin qu'elle mettait à composer un parfum délicat.

— Vous m'attendiez, dit-il, s'asseyant près d'elle.

— Je vous attendais depuis longtemps, sans oser tout à fait me l'avouer.

Il sentit, à sa voix, à la gravité inhabituelle de son regard, que ce qui allait suivre dépassait de loin une simple soirée de retrouvailles.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai promis, la première fois, sur cette barque, dit-elle. Qu'un jour, je vous raconterais tout.

— Je m'en souviens.

— Ce jour est venu, Marwan. Non parce que le danger m'y contraint — le cadi a abandonné les poursuites, nous sommes libres, en sécurité, autant que nous ne puissions jamais l'être. Mais parce que je crois, après ce que nous venons de traverser, ne plus pouvoir supporter que vous m'aimiez sans savoir qui vous aimez vraiment.

Marwan ne dit rien, se contentant de prendre sa main, l'encourageant sans un mot à poursuivre.

— Je ne suis pas née à Kairouan, commença-t-elle, la voix ferme malgré le tremblement qu'elle sentait monter en elle. Je ne suis même pas née dans ce siècle. Je viens d'un temps si lointain que vous n'avez pas de mot pour le nommer — plus de onze cents ans après celui-ci, Marwan. Une époque où les hommes volent dans le ciel à bord de machines de métal, où l'on parle à des personnes de l'autre bout du monde en un instant, où la médecine que je pratiquais chaque jour aurait semblé, à

vos propres médecins de cour, plus proche de la magie que tout ce dont ils m'ont un jour accusée.

Le silence qui suivit fut si long que Yasmine crut, un instant, avoir brisé un lien irréparable. Marwan la fixait, le visage traversé d'émotions qu'elle ne parvenait pas à démêler — stupeur, incrédulité, et, sous tout cela, une attention si intense qu'elle semblait chercher, dans les traits mêmes de son épouse, la confirmation d'une vérité que sa raison peinait encore à admettre.

— Vous n'êtes pas en train de me raconter une fable pour éviter une question plus douloureuse, dit-il enfin, moins comme une accusation que comme une dernière tentative de rationaliser l'irrationnel.

— Je voudrais que ce le fût. Ce serait plus simple à croire pour vous, et sans doute plus simple à vivre pour moi.

Elle lui raconta alors tout, sans plus s'interrompre —Dijon, l'hôpital, ses années de gastro-entérologie, Karim et le divorce, Sarah et Yanis restés auprès de ses parents à des siècles de distance, le pèlerinage à Kadhimiya avec sa mère, la médersa abandonnée, la chaleur irrépressible qui l'avait saisie près du puits asséché, et enfin son réveil dans la cour de Fatima, sans bagage ni identité, portée par une force qu'elle n'avait jamais su nommer avec certitude.

— Je ne sais toujours pas ce qui m'a amenée jusqu'ici, conclut-elle. Une intuition me dit parfois que ce n'est pas le seul fait du hasard — que quelque force, à travers les âges, appelle certains d'entre nous vers les moments où notre savoir peut le mieux servir. Mais je n'ai aucune preuve de cela, Marwan. Seulement une sensation, aussi ancienne que mon arrivée elle-même, que je ne suis peut-être pas la première, ni la dernière, à avoir traversé ce genre de porte.

Marwan resta longtemps silencieux, le regard perdu vers le ciel nocturne où Jupiter, ce soir-là, brillait avec une intensité inhabituelle parmi les étoiles — une clarté

que Yasmine remarqua elle aussi, sans oser lui en faire la remarque, de peur d'ajouter un mystère à un autre déjà si difficile à digérer.

— Cela explique tout, dit-il enfin, d'une voix étrangement calme, presque apaisée. Votre savoir médical qui dépasse tout ce que je n'ai jamais vu. Votre manière de parler, parfois, comme si vous traduisiez vos propres pensées d'une langue que je ne connaîtrai jamais. Votre tristesse, certains soirs, que je n'ai jamais su expliquer et que je n'ai jamais osé questionner de peur de vous blesser.

— Vous n'êtes pas horrifié ?

— Je devrais l'être, peut-être. Un homme raisonnable le serait. Mais je vous regarde, Yasmine, et je ne vois pas une créature d'un autre monde. Je vois la femme que j'ai choisi d'épouser, avec tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle porte. Que cette femme vienne d'un village voisin ou d'un siècle que je ne connaîtrai jamais ne change, en définitive, rien à ce que je ressens pour elle.

Yasmine sentit les larmes qu'elle retenait depuis le début de son récit se libérer enfin, sans plus chercher à les contenir.

— Vos enfants, reprit Marwan, avec une douceur qui la surprit plus que toute autre réaction n'aurait pu le faire. Parlez-moi d'eux. Vraiment. Vous ne l'avez encore jamais fait.

Elle parla longtemps, cette nuit-là, sous le ciel étoilé de Bagdad, de Sarah et de Yanis, de leurs rires, de leurs habitudes, de tout ce qu'elle avait porté en silence depuis son arrivée — et Marwan l'écouta sans jamais l'interrompre, comprenant, mieux qu'elle n'aurait pu l'espérer, que cet amour lointain ne diminuait en rien celui qu'elle lui portait, mais l'enrichissait au contraire d'une profondeur qu'il n'aurait jamais soupçonnée.

— Une dernière question, dit-il, alors que la nuit s'avançait et que les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre à l'horizon. Regretteriez-vous, si vous le pouviez, de retourner d'où vous venez ?

Yasmine prit le temps de la réflexion, refusant de lui offrir une réponse trop facile.

— Je regretterai toujours mes enfants, dit-elle enfin. Cette douleur-là ne guérira jamais tout à fait, et je ne voudrais pas qu'elle guérisse, car elle est la preuve de mon amour pour eux. Mais si vous me demandez si je regrette d'être ici, avec vous, avec ce que nous avons bâti ensemble — non, Marwan. Pour la première fois depuis très longtemps, je suis exactement là où je suis censée être.

Il l'attira contre lui, et ils restèrent ainsi, enlacés sous le ciel qui pâlissait doucement, jusqu'à ce que le soleil se levât sur Bagdad, éclairant d'une lumière neuve un secret désormais partagé entre deux êtres que rien, pas même onze siècles d'écart, n'aurait su séparer.

Ce que Khayzuran ne put s'avouer

La nouvelle de l'abandon des poursuites parvint à Khayzuran par la bouche même de son époux, qui la lui rapporta avec un mélange de soulagement et de prudence, sachant combien elle avait investi, en secret, dans l'issue contraire.

— Le cadi a changé d'avis, dit-il, sans détour. Elle l'a soigné de ses propres mains. Il ne reste plus rien de l'accusation.

Khayzuran ne répondit pas tout de suite. Elle demeura assise, immobile, dans la pénombre de ses appartements, sentant monter en elle une fatigue plus profonde que la colère elle-même — une lassitude qui la surprit, tant elle n'y était pas habituée.

Elle passa la nuit qui suivit sans trouver le sommeil, repassant dans son esprit chaque étape de cette guerre qu'elle menait, depuis des mois, contre une femme qui ne lui avait, en définitive, jamais rien fait directement. Yasmine ne l'avait jamais insultée, jamais cherché à lui nuire, jamais même contesté sa place à la cour. Elle avait seulement existé, avec une liberté que Khayzuran elle-même n'avait jamais connue.

Que m'a-t-elle fait, en vérité ? se demanda-t-elle, pour la première fois depuis le début de cette rivalité, sans se dérober à la question. Pourquoi cette haine, alors qu'elle ne m'a rien pris que je possédais déjà ?

La réponse, quand elle vint, la troubla davantage que n'importe quelle défaite publique n'aurait pu le faire. Yasmine incarnait, sans même le savoir, tout ce que Khayzuran avait renoncé à devenir le jour de son mariage — une femme qui travaillait de ses mains, qui bâtissait sa fortune plutôt que de l'hériter d'un époux, qui choisissait ses amitiés par affinité plutôt que par calcul, qui aimait un homme qui la voyait tout entière plutôt qu'un mari qui la considérait comme une pièce de son propre prestige. Khayzuran avait cru, pendant des années, que son voile, ses bijoux, sa réclusion protégée constituaient une forme de pouvoir. Face à Yasmine, cette

certitude vacillait pour la première fois, révélant, sous le vernis de l'autorité, une vie qu'elle n'avait, en réalité, jamais tout à fait choisie.

Elle est ce que j'aurais pu être, si j'avais eu le courage qu'elle a eu.

La pensée la traversa avec la force d'une évidence longtemps refoulée, et elle la rejeta aussitôt, incapable d'en supporter le poids plus de quelques secondes. La haine, songea-t-elle, était plus simple à porter que l'envie. Plus simple, surtout, que le regret.

* * *

Elle ne renonça pas pour autant. Mais la nature de sa détermination changea, cette nuit-là, d'une manière qu'elle ne sut pas nommer elle-même — moins une soif de destruction qu'un besoin, presque désespéré, de rétablir un ordre du monde qu'elle sentait menacé par la seule existence de cette femme.

— Je ne veux plus de procès, dit-elle à son époux, quelques jours plus tard, avec une froideur redevenue parfaitement maîtrisée. Ni d'accusation qui puisse se retourner contre nous comme la dernière fois.

— Que veux-tu, alors ?

— Qu'elle parte. Simplement. Sans scandale, sans martyre, sans qu'aucun cadi n'ait jamais à trancher de sa culpabilité ou de son innocence.

Le vizir, qui connaissait assez sa femme pour deviner qu'elle avait déjà une méthode en tête, attendit la suite sans l'interrompre.

— Le calife s'inquiète des espions byzantins, reprit Khayzuran. Chaque marchand étranger, chaque praticien sans lignée vérifiable, devient suspect à ses yeux depuis les dernières tensions avec Constantinople. Il suffirait qu'un édit rappelle cette vigilance — sans nommer personne, bien sûr — et qu'il s'applique avec un peu plus de rigueur à ceux qui, comme elle, n'ont jamais su prouver d'où ils viennent vraiment.

— Un édit d'ordre général.

— Général en apparence. Précis en pratique, dit Khayzuran, un sourire froid effleurant ses lèvres. Personne ne pourra m'accuser d'avoir persécuté une femme en particulier. On dira seulement que la loi, appliquée avec justice, a fini par la rattraper.

* * *

L'édit parut un mois plus tard, rédigé en termes généraux, invoquant la nécessité de recenser tout marchand et praticien étranger incapable de prouver une lignée ou une origine vérifiable dans les registres du califat. Personne, en le lisant, n'aurait pu y voir une attaque dirigée contre une femme en particulier — et c'était précisément la cruauté de la manœuvre : Yasmine se retrouva prise dans une toile qu'aucune plaidoirie, aucune démonstration clinique ne pouvait plus défaire, car ce n'était plus elle qu'on jugeait, mais une catégorie entière dans laquelle elle se trouvait, avec une précision qui ne devait rien au hasard, exactement comprise.

— Je pourrais me battre, dit-elle à Marwan, un soir, les registres administratifs étalés devant eux comme les pièces d'un jeu déjà perdu. Réclamer une exception, invoquer le témoignage du cadi.

— Vous pourriez. Mais cela prendrait des mois, peut-être des années, et Khayzuran trouverait, entre-temps, dix autres manières de vous atteindre.

Yasmine resta silencieuse un long moment, sentant refluer en elle une lassitude qu'elle reconnut, avec une ironie amère, comme la même qui l'avait poussée à quitter la Tunisie des années plus tôt.

— Alors nous partons, dit-elle enfin.

— Où ?

— Damas, répondit-elle, presque aussitôt, comme si cette réponse l'attendait depuis longtemps sans qu'elle en eût pleinement conscience. J'y ai déjà une boutique. La ville est réputée pour ses roses — les plus belles qu'on cultive dans tout le califat, à ce qu'on m'a toujours dit. Un parfumeur ne pourrait rêver meilleur exil.

Marwan sourit, malgré la gravité du moment, touché par cette capacité qu'elle avait toujours eue à transformer une défaite en commencement.

— Alors Damas, dit-il. Et tant pis pour Bagdad, qui perd, sans le savoir encore, bien plus qu'elle ne croit gagner.

* * *

Ils quittèrent la ville circulaire un matin de fin d'été, dans une caravane modeste mais soigneusement organisée, emportant avec eux les formules les plus précieuses, une partie de leur fortune convertie en pierres précieuses et en or facilement transportables. Ainsi que la promesse de Fatima et Bashir de les rejoindre dès que leur nouvelle maison serait prête à les accueillir. Zubayda, en larmes malgré ses efforts pour n'en rien montrer, les accompagna jusqu'aux portes de la ville, leur remettant, en guise d'adieu, un flacon de son propre remède contre le mal des transports.

— Vous reviendrez, dit-elle, moins comme une question que comme une exigence.

— Un jour, peut-être, répondit Yasmine, l'embrassant longuement. Mais Bagdad continuera de vivre en moi, où que j'aille.

À Damas, les premières semaines furent consacrées à retrouver leurs marques — la boutique existante, agrandie et réorganisée, devint le cœur d'un nouveau réseau qui s'étendit, en quelques années à peine, aussi loin que celui qu'ils avaient laissé derrière eux. Les champs de roses, à la saison, embaumaient la ville d'un parfum si dense que Yasmine, les premiers jours, en eut presque le vertige — et elle sut, dès cette première inspiration, qu'elle venait de trouver, sans l'avoir cherché, la matière première d'une nouvelle fortune, peut-être plus belle encore que celle qu'elle avait bâtie à Bagdad.

Quelque part, dans les appartements d'une femme de cour restée à Bagdad, Khayzuran apprit le succès de cette nouvelle vie avec un mélange de satisfaction et d'un vide qu'elle ne s'expliqua jamais tout à fait — la victoire, songea-t-elle parfois, avait un goût étrangement proche de celui de la défaite, lorsqu'on avait fini par comprendre, trop tard, ce qu'on avait réellement voulu détruire.

ACTE VII — DAMAS

Ce que Marwan voulait savoir

Il devint, avec les mois, un rituel tacite entre eux — certains soirs, allongés côte à côte sur la terrasse de leur nouvelle maison de Damas, sous un ciel que ni les lumières ni la fumée d'aucune ville ne venaient jamais brouiller, Marwan posait une question, une seule, et laissait Yasmine y répondre aussi longuement qu'elle le souhaitait, buvant ses paroles avec l'attention d'un traducteur qui craint de laisser échapper une nuance.

— Ce soir, dit-il, un soir de fin d'été où l'air sentait encore les roses de la récolte, je veux que vous me parliez des voitures. Vous en avez parlé une fois, en passant, et je n'ai jamais osé vous questionner davantage.

Yasmine sourit, cherchant les mots les plus simples pour rendre justice à un objet aussi banal, dans son époque, que le pain qu'on rompt chaque matin.

— Imaginez un chariot, dit-elle, sans cheval ni bœuf pour le tirer, qui avance de lui-même grâce à un feu contrôlé, minuscule, enfermé dans une chambre de métal, qui brûle un liquide tiré des entrailles de la terre. Ce feu pousse des roues qui tournent plus vite qu'aucun cheval ne pourrait galoper, sur des routes pavées qui traversent des pays entiers.

— Un chariot qui brûle sa propre magie, murmura Marwan, fasciné. Et cela ne brûle jamais celui qui le conduit ?

— Rarement, si l'on est prudent. Il y a des routes réservées à cela, des règles, des lumières de couleur qui disent quand avancer et quand s'arrêter.

— Et les avions ? Vous en avez parlé, une fois, dans votre sommeil.

Yasmine se redressa légèrement, surprise.

— Je parle dans mon sommeil ?

— Parfois. Vous avez murmuré ce mot, une nuit, avec une tristesse que je n'ai pas su m'expliquer.

Elle laissa le silence peser un instant, avant de reprendre, la voix plus douce.

— Les avions sont de grands oiseaux de métal, capables de porter des centaines de personnes à la fois, plus haut que les nuages les plus hauts, plus vite que le vent le plus violent. On peut traverser, en une seule journée, une distance qu'une caravane mettrait des mois à parcourir.

— Plus haut que les nuages, répéta Marwan, le regard tourné vers le ciel étoilé, comme s'il cherchait à s'en former une image. Vous avez dû voir le monde depuis là-haut, alors. Comme les anges le voient.

— Une fois ou deux, oui. C'est... déroutant, la première fois. On voit les montagnes s'aplatir, les fleuves devenir des fils d'argent, les villes des points de lumière la nuit.

* * *

Une autre nuit, alors qu'ils partageaient un repas léger sur cette même terrasse, Marwan reprit son interrogatoire avec la même curiosité inlassable.

— Comment parliez-vous aux gens que vous ne pouviez pas voir ? Vous avez mentionné cela, une fois, sans vous en rendre compte.

— Nous avions des appareils, petits comme la paume d'une main, capables de porter notre voix jusqu'à l'autre bout du monde en un instant. Je pouvais parler à ma mère, à Sousse, alors que j'étais à Dijon, à des centaines de lieues, et l'entendre me répondre aussi clairement que si elle se tenait à mes côtés.

Marwan resta silencieux un long moment, essayant visiblement de mesurer l'ampleur de ce qu'elle venait de décrire.

— Cela devait rendre le monde bien petit, dit-il enfin.

— Plus petit, oui. Mais aussi, parfois, plus solitaire. On pouvait parler à quelqu'un à l'autre bout du monde sans jamais vraiment le regarder dans les yeux, sans jamais partager un repas avec lui, sans jamais sentir sa présence réelle.

— Comme moi, ce soir, qui vous regarde vraiment.

— Comme vous, ce soir, dit-elle, posant sa tête contre son épaule, exactement comme cela.

* * *

Ce fut Marwan, féru d'astronomie autant que de poésie, qui aborda le sujet le plus délicat — celui des étoiles elles-mêmes, qu'il observait chaque nuit avec la passion d'un homme pour qui elles portaient encore tout le mystère du monde.

— Vous saviez, dans votre siècle, ce que sont vraiment les étoiles ?

— Nous le savions, oui. Ce sont des soleils, Marwan. Comme le nôtre, mais si lointains qu'ils ne nous apparaissent plus que comme de minuscules points de lumière. Certains sont plus grands que notre propre soleil, certains plus petits. Certains sont entourés de mondes, comme le nôtre, tournant autour d'eux.

— Des mondes autour d'autres soleils, répéta Marwan, la voix empreinte d'un vertige presque religieux. Cela ne vous effraie-t-il pas, cette immensité ?

— Elle m'a fascinée, avant de m'effrayer, dit Yasmine. Nous avons même envoyé des hommes plus loin que n'importe quel oiseau, plus loin que n'importe quel avion. Jusqu'à la Lune elle-même.

Marwan se redressa complètement, cette fois, incapable de dissimuler son ébahissement.

— Vous avez marché sur la Lune ?

— Pas moi. Mais des hommes de mon monde, oui, plus de vingt ans avant ma propre naissance. Ils y ont posé le pied, ont ramassé des pierres, ont planté un

drapeau, et sont revenus raconter ce qu'ils avaient vu — un désert gris, silencieux, sans air à respirer, où la Terre elle-même n'était plus qu'une bille bleue suspendue dans le noir.

— Une bille bleue, murmura Marwan, comme s'il goûtait chaque mot. Notre monde entier, réduit à une bille bleue.

— Nous avons aussi envoyé des machines, sans hommes à bord cette fois, bien plus loin encore — au-delà de notre propre système, là où le soleil lui-même n'est plus qu'une étoile parmi d'autres. Elles voyagent encore aujourd'hui, silencieuses, emportant avec elles des messages destinés à quiconque, peut-être, les trouverait un jour.

— Quels messages ?

— De la musique. Des voix humaines dans toutes les langues du monde. Des images de notre vie, de nos visages, de nos enfants qui jouent. Une sorte de lettre, lancée dans le vide, sans certitude qu'elle ne soit jamais lue.

Marwan resta longtemps silencieux, le regard perdu vers le ciel qu'il connaissait par cœur depuis l'enfance, et qui lui semblait, cette nuit-là, plus vaste et plus étrange que jamais.

— Vous venez d'un monde qui envoie des lettres aux étoiles, dit-il enfin, une idée que j'aurais crue impossible avant de vous connaître, et qui pourtant, venant de vous, ne me semble plus être qu'un pas de plus dans ce que les hommes ont toujours cherché à faire — parler à ce qui les dépasse, dans l'espoir d'une réponse qui ne viendra peut-être jamais.

— C'est une belle façon de le dire.

— J'ai appris auprès d'une femme qui compose des poèmes qu'on respire, dit-il, en souriant, glissant sa main dans la sienne. Il fallait bien qu'un peu de cette magie déteigne sur moi.

Ils restèrent ainsi, longtemps, sous ce même ciel que Yasmine avait autrefois regardé depuis un balcon de Dijon sans jamais vraiment le voir, et qu'elle apprenait, à Damas, aux côtés de cet homme qui l'aimait sans réserve, à redécouvrir chaque nuit comme la première fois.

L'huile qu'on n'avait jamais su séparer

Damas, à la saison des roses, se transformait chaque année en un immense jardin dont le parfum, disait-on, portait jusqu'aux caravanes campées à plusieurs lieues des murailles. Les champs qui entouraient la ville, cultivés depuis des générations, fournissaient déjà aux parfumeurs de la ville une eau de rose réputée dans tout le califat — un art que les alchimistes et les médecins pratiquaient depuis des générations, l'alambic ayant depuis longtemps trouvé sa place dans les ateliers, perfectionné par les traités d'un certain Jabir, dont Marwan possédait lui-même une copie soigneusement conservée.

Mais ce que Yasmine découvrit, en observant les artisans locaux à l'œuvre, la laissa perplexe. L'eau de rose qu'on produisait, aussi délicate fût-elle, restait diluée — une essence noyée dans son propre véhicule, jamais tout à fait isolée, jamais concentrée sous la forme la plus pure que sa mémoire, venue d'un autre siècle, savait pourtant possible.

— Vous froncez les sourcils devant une eau que toute la ville s'arrache, remarqua Marwan, un matin, la trouvant penchée sur un flacon fraîchement distillé.

— Je pense qu'on peut faire mieux. Beaucoup mieux.

— Mieux que la meilleure eau de rose du califat ?

— Ce n'est pas l'eau que je cherche à améliorer, Marwan. C'est ce qu'elle contient. Regardez.

Elle lui montra le flacon, penché contre la lumière, où une fine pellicule, presque invisible, flottait à la surface du liquide clair.

— Cette pellicule, dit-elle, est plus précieuse que tout le reste du flacon réuni. C'est l'essence même de la rose, séparée de l'eau qui la porte. Si l'on parvenait à la recueillir seule, sans la diluer, on obtiendrait une huile d'une puissance et d'une pureté qu'aucun parfum de ce siècle n'a jamais connues.

* * *

Elle passa des semaines, avec l'aide d'un jeune distillateur damascène du nom de Faris, à perfectionner un procédé que sa mémoire ne lui restituait qu'en fragments épars — des principes plutôt que des instructions précises, des intuitions de chimie qu'elle devait retraduire dans les moyens rudimentaires dont elle disposait. Elle fit doubler la distillation, recueillant d'abord l'eau de rose classique, puis la redistillant à son tour pour concentrer davantage les principes volatils qu'elle contenait. Elle fit refroidir le condensat plus lentement, dans des vasques de cuivre étroites où la fine couche d'huile, plus légère que l'eau, avait le temps de se séparer d'elle-même avant qu'on ne vînt la recueillir, goutte à goutte, à l'aide d'une plume fine.

— Cela ressemble à de l'alchimie, remarqua Faris, un soir, observant avec un mélange d'admiration et d'inquiétude les gestes précis de Yasmine.

— C'est de la patience, corrigea-t-elle. La nature sépare déjà ce que nous cherchons. Il suffit de lui laisser le temps de le faire, et de savoir reconnaître le moment où intervenir.

Le résultat, après plusieurs mois d'essais et d'échecs, tint à peine dans un flacon de la taille d'un doigt — quelques gouttes d'une huile dorée, d'une densité et d'une intensité olfactive que rien, dans tout le commerce des parfums de Bagdad ou de Damas, n'avait jamais approchées. Une seule goutte, diluée dans une coupe d'eau, suffisait à embaumer une pièce entière durant des heures.

— Combien de roses, pour cela ? demanda Marwan, contemplant le minuscule flacon avec un respect presque religieux.

— Plusieurs milliers de fleurs, cueillies à l'aube, avant que le soleil ne disperse leur parfum. C'est un travail d'une lenteur insensée, et d'un coût que peu pourront s'offrir.

— Alors ce sera votre création la plus précieuse.

— Ce sera peut-être, dit Yasmine, songeuse, un legs plus grand encore qu'un simple parfum. Une méthode que d'autres, un jour, sauront reprendre et perfectionner mieux que je ne saurai jamais le faire moi-même.

* * *

Elle ne pouvait savoir, ce jour-là, que le procédé qu'elle venait d'esquisser, transmis dans ses carnets à Faris puis à ses propres élèves, referait surface bien après elle, perfectionné et formalisé par un jeune médecin persan qui n'était pas encore né, dont le nom traverserait les siècles bien au-delà du sien : Ibn Sina, qu'on appellerait plus tard, dans un monde qu'elle avait quitté, Avicenne. Elle ne le saurait jamais, mais une part d'elle, peut-être, l'aurait deviné — cette sensation étrange, déjà ressentie face à la Maison de la Sagesse, que rien de ce qu'elle touchait à cette époque ne disparaissait tout à fait, mais se transmettait, altéré et enrichi, à travers les générations qui la suivraient.

Le nom qu'elle donna à cette huile, dans les registres de sa maison, fut simple, presque modeste au regard de ce qu'elle représentait : *Attar al-Qalb*, l'essence du cœur — en hommage, disait-elle à qui le demandait, à la patience qu'il avait fallu pour l'extraire, et à l'amour qui l'avait, d'une certaine manière, inspirée.

La réputation de cette huile franchit les murs de Damas en quelques mois à peine, remontant les routes caravanières jusqu'à Bagdad elle-même, où l'on murmurait déjà, dans les grandes maisons, le nom d'une exilée dont le talent semblait ne connaître aucune limite — une rumeur qui, quelque part dans les appartements d'une femme de cour restée là-bas, ne manqua pas de raviver une amertume que le temps n'avait pas encore su apaiser tout à fait.

Damas, ville de la mémoire

Damas n'était pas Bagdad, et chacun dans la ville semblait porter cette différence comme une blessure ancienne, jamais tout à fait refermée. Un siècle plus tôt, elle avait été le cœur battant d'un empire qui s'étendait de l'Indus jusqu'aux rivages de l'Andalousie — la capitale des califes omeyyades, le centre du monde tel qu'on le concevait alors. Puis les Abbassides avaient renversé la dynastie, transporté le siège du pouvoir vers l'Irak, et Damas, dépouillée de ses murailles, de ses prétentions, de sa cour, s'était retrouvée réduite au rang de simple ville de province, gouvernée depuis Bagdad par des fonctionnaires qui n'y résidaient qu'un temps, avant d'être rappelés ailleurs.

— On dit ici que les pierres se souviennent mieux que les hommes, lui confia un vieux marchand de tissus, un jour qu'elle s'attardait devant les ruines encore visibles des anciennes fortifications omeyyades. Nous avons vu passer des califes qui gouvernaient le monde entier depuis cette ville. Aujourd'hui, nous cultivons des roses et nous laissons Bagdad décider du reste.

Il n'y avait, dans sa voix, ni colère ni amertume véritable — seulement la mélancolie tranquille d'un peuple qui avait appris à vivre dans l'ombre d'une gloire passée, sans jamais tout à fait s'en désespérer.

* * *

Ce qui subsistait de cette splendeur ancienne, et qui suffisait à lui seul à justifier la réputation de la ville, se dressait au cœur même de Damas : la grande mosquée des Omeyyades, dont les mosaïques dorées, représentant des jardins et des palais fabuleux le long de fleuves paisibles, avaient traversé plus d'un siècle sans perdre de leur éclat. Yasmine s'y rendit souvent, dans les premiers mois de leur installation, moins par dévotion que par un besoin de contempler un lieu assez vaste pour mesurer, à son aune, tout ce qu'elle-même avait traversé.

— On dit que Jean le Baptiste repose quelque part sous ces murs, lui expliqua Marwan, lors d'une de leurs promenades, désignant une petite construction dans la cour intérieure. Chrétiens et musulmans le vénèrent tous deux. Peu de lieux, dans tout le califat, rassemblent autant de mémoires différentes en un seul espace.

— Comme Kadhimiya, pensa Yasmine sans le dire à voix haute, se souvenant du sanctuaire où sa propre histoire avait basculé, des siècles et des lieues plus loin.

* * *

La population de la ville, plus modeste que celle de Bagdad mais tout aussi mêlée, se composait d'un entrelacs de communautés qui avaient appris, au fil des générations, à cohabiter avec une tolérance pragmatique plutôt qu'une véritable fraternité. Des chrétiens melkites et jacobites, héritiers d'une présence antérieure de plusieurs siècles à la conquête musulmane, tenaient encore une part importante du commerce et de l'artisanat ; des juifs, installés depuis l'Antiquité, occupaient leur propre quartier près du grand souk ; et la majorité musulmane, elle-même divisée entre descendants d'Arabes conquérants et populations locales converties au fil des générations, se retrouvait chaque vendredi dans la grande mosquée pour la prière commune.

— Vous verrez, à Damas, moins de faste qu'à Bagdad, mais davantage de patience, lui avait dit un voisin, quelques semaines après leur arrivée. Ici, personne ne se presse de prouver qui il est. La ville a déjà tout vu, tout perdu, et tout retrouvé, à sa manière modeste.

Les rues, plus étroites et plus ombragées qu'à Bagdad, s'organisaient autour de cours intérieures rafraîchies par des fontaines et plantées de jasmin autant que de rosiers. On y menait une vie moins agitée que dans la capitale, rythmée par les saisons agricoles autant que par les affaires — la récolte des roses au printemps, celle des abricots et des grenades en été, les préparatifs de l'hiver dès l'arrivée de l'automne.

* * *

Yasmine et Marwan trouvèrent, dans ce rythme différent, une forme de sérénité qu'ils n'avaient jamais connue à Bagdad, même dans les meilleures années. Leur maison, plus modeste que celle de Rusafa mais entourée d'un jardin planté de rosiers centenaires, devint rapidement un lieu de passage pour les marchands, les artisans, les érudits de la ville qui avaient entendu parler, par les caravanes venues d'Irak, du couple exilé dont la réputation les avait précédés.

— Vous êtes déjà plus connus ici que la plupart des gouverneurs qu'on nous envoie depuis Bagdad, s'amusa un jour Faris, le jeune distillateur devenu l'assistant le plus fidèle de Yasmine. Les gouverneurs, on les oublie dès qu'ils repartent. Vous, on parle déjà de vous comme d'une partie de la ville elle-même.

— Nous ne sommes ici que depuis quelques mois, protesta Yasmine, mi-flattée, mi-embarrassée.

— À Damas, quelques mois suffisent, si l'on sait se rendre utile. La ville se souvient de tout, mais elle sait aussi, mieux que Bagdad, reconnaître ceux qui méritent d'y trouver leur place.

Et c'était peut-être cela, songea Yasmine, un soir, en regardant le soleil se coucher sur les toits en terrasse et les jardins odorants de leur nouvelle demeure, qui rendait cet exil, en définitive, moins amer qu'elle ne l'avait redouté — non pas l'oubli de Bagdad, jamais tout à fait effacé de sa mémoire, mais la découverte d'une ville qui, elle aussi, avait appris à se reconstruire après avoir tout perdu, et qui semblait, à sa manière discrète, lui tendre la main.

Le gouverneur

L'intrigue, cette fois, ne vint pas d'une rivale jalouse ni d'une accusation religieuse, mais d'un homme dont la fonction même semblait taillée pour engendrer ce genre de convoitise : Ibrahim ibn Salih, gouverneur de Damas au nom du calife, nommé depuis Bagdad deux ans plus tôt et déjà connu, dans toute la ville, pour l'avidité avec laquelle il gérait les affaires qui lui étaient confiées.

Il se présenta lui-même à la boutique de Yasmine, un matin, sans s'annoncer, entouré d'une escorte dont l'ostentation contrastait nettement avec la modestie du quartier.

— On me dit que vos huiles rapportent, désormais, jusqu'à Bagdad, dit-il, en guise de salutation, ses yeux parcourant les rayonnages avec un intérêt qui n'avait rien d'esthétique.

— Elles rapportent honnêtement, mon seigneur, ce qui devrait suffire à satisfaire quiconque s'y intéresse.

— Honnêtement, peut-être. Mais une prospérité aussi rapide, dans une ville aussi modeste que la nôtre, mérite qu'on s'y attarde. Le calife s'inquiète, vous le savez sans doute, de voir certaines fortunes échapper à la fiscalité qui leur revient.

Yasmine sentit, sous la politesse de façade, la menace précise qui s'y dissimulait — non plus une accusation de sorcellerie ou d'hérésie, mais un péril plus prosaïque et, à sa manière, tout aussi dangereux : la convoitise pure et simple d'un homme de pouvoir désireux de prélever sa part sur une réussite qui ne lui devait rien.

— Nous payons scrupuleusement chaque taxe due, mon seigneur, répondit-elle, choisissant la fermeté plutôt que la déférence excessive. Mes registres sont ouverts à quiconque souhaiterait les vérifier.

— Je n'en doute pas. Mais les registres, chère dame, disent rarement tout ce qu'ils pourraient dire, si l'on savait les lire avec suffisamment d'attention.

* * *

Dans les semaines qui suivirent, Ibrahim ibn Salih multiplia les vexations discrètes — un contrôle inopiné des livraisons de roses fraîches, retardé de plusieurs jours au prétexte d'une vérification administrative ; une taxe supplémentaire, invoquée sur la base d'un texte ancien que personne, jusque-là, n'avait songé à appliquer avec autant de zèle ; une convocation répétée de Faris, sommé de justifier chaque détail du procédé de distillation, comme si l'administration cherchait moins à comprendre qu'à intimider.

— Il veut une part, dit Marwan, un soir, après avoir passé l'après-midi à défendre leurs intérêts devant un scribe du gouverneur plus soupçonneux qu'à l'accoutumée. Il ne le dira jamais ouvertement, mais c'est cela qu'il veut. Une part de nos boutiques, ou une somme suffisamment généreuse pour qu'il cesse de nous chercher querelle.

— Je refuse de payer un homme simplement parce qu'il a le pouvoir de nous nuire.

— Je le sais. C'est aussi pour cela que je vous aime, dit Marwan, avec un sourire fatigué. Mais un homme comme lui ne cédera pas devant un principe. Il faudra une autre approche.

Yasmine réfléchit longuement, cherchant, dans son expérience de Bagdad, une stratégie qui pût s'appliquer ici sans répéter les mêmes erreurs — car elle savait, désormais, qu'affronter le pouvoir de front menait rarement à une issue favorable, quelle que fût la justesse de sa cause.

— Et s'il ne s'agissait pas de céder, dit-elle enfin, mais de le rendre inutile à nuire ?

— Comment cela ?

— Un homme avide cesse d'être dangereux le jour où il croit avoir plus à perdre qu'à gagner en s'en prenant à vous.

* * *

Elle mit son plan à exécution avec la même patience méthodique qu'elle avait mise à séparer l'huile de rose de son eau. Plutôt que de résister à Ibrahim ibn Salih, elle choisit de le flatter — non par une soumission humiliante, mais par une offre calculée qui transformait son avidité en intérêt commun. Elle lui proposa, par l'intermédiaire de Marwan, d'associer officiellement le gouvernorat à une petite part des exportations de parfum vers Bagdad, présentée comme une contribution volontaire au prestige de la province qu'il administrait — un geste qui, habilement présenté, pouvait se targuer, devant le calife lui-même, d'avoir fait fleurir le commerce damascène sous son autorité.

— Vous lui offrez exactement ce qu'il voulait prendre de force, remarqua Marwan, admiratif, en découvrant la proposition qu'elle avait rédigée.

— Non. Je lui offre une part bien plus modeste que ce qu'il espérait, habillée d'un prestige qu'il ne pourra refuser sans paraître mesquin aux yeux de Bagdad. La différence, Marwan, est tout entière dans la manière de présenter l'offre.

Le gouverneur, flatté par la perspective de voir son nom associé à la réussite d'un commerce déjà réputé jusque dans la capitale, accepta l'arrangement avec un empressement qui trahissait, plus qu'il ne l'aurait souhaité, la satisfaction de son orgueil. Les vexations cessèrent presque aussitôt, remplacées par une bienveillance administrative dont Yasmine et Marwan surent, avec prudence, ne jamais dépendre entièrement.

— Vous venez de transformer un ennemi en protecteur, lui dit Marwan, ce soir-là, avec une fierté non dissimulée.

— Je n'ai fait que ce que Khayzuran m'a appris, malgré elle, dit Yasmine, un sourire amer effleurant ses lèvres. Que le pouvoir, souvent, ne cherche pas tant à détruire qu'à être flatté. Il suffit parfois de lui offrir un miroir plutôt qu'un combat.

Ce que Marwan retrouva

Damas, malgré son déclin politique, n'avait rien perdu de sa tradition savante — héritière d'une longue histoire de traduction et d'érudition syriaque qui remontait bien avant l'arrivée de l'Islam, portée par des communautés chrétiennes qui avaient continué, à travers les siècles, de copier et de transmettre les textes grecs que Bagdad s'enorgueillissait, à tort, de découvrir la première.

Marwan trouva, dans un monastère aux abords de la ville, une bibliothèque modeste mais précieuse, tenue par des moines syriaques qui accueillirent avec une curiosité non dissimulée cet homme venu de la Maison de la Sagesse elle-même, porteur de méthodes et de textes qu'ils ne connaissaient qu'imparfaitement.

— Vous traduisez Aristote, dit le père Élias, bibliothécaire du monastère, un vieil homme dont les mains tremblaient légèrement en manipulant les manuscrits les plus anciens. Nous traduisons les mêmes textes depuis des générations, mais vers le syriaque plutôt que vers l'arabe. Peut-être pourrions-nous, ensemble, comparer nos versions, et corriger ce que chacun de nous a mal compris de l'autre.

— Ce serait un honneur, père Élias.

Ce fut le début d'une collaboration qui occupa Marwan plusieurs après-midi par semaine, dans le silence studieux du monastère, à confronter les traductions grecques, syriaques et arabes d'un même passage, cherchant, à travers ces strates de langues superposées, le sens le plus proche possible de la pensée originelle. Il y retrouva un plaisir qu'il avait cru abandonné en devenant, pour l'essentiel, l'intendant des affaires de Yasmine.

— Vous rayonnez, ces derniers temps, lui fit-elle remarquer un soir, en le voyant rentrer les mains tachées d'encre, un sourire qu'elle ne lui connaissait plus depuis longtemps éclairant son visage.

— Je redeviens un peu moi-même, avoua-t-il. Les affaires me passionnent, Yasmine, ne vous méprenez pas. Mais les mots, les textes anciens, la recherche du sens exact — c'est là, je crois, que mon âme trouve encore le mieux sa place.

* * *

De ce travail commun avec les moines de Damas naquit, au fil des mois, un projet plus ambitieux que Marwan n'avait osé l'imaginer : la compilation d'un lexique trilingue, grec, syriaque et arabe, destiné à faciliter le travail des générations de traducteurs à venir — un outil qu'aucune bibliothèque, ni à Bagdad ni ailleurs, ne possédait encore sous une forme aussi complète.

— Vous construisez un pont entre trois mondes, lui dit Yasmine, un soir, en feuilletant les premiers feuillets du manuscrit qu'il rédigeait avec une patience d'orfèvre.

— Je construis surtout un outil pour ceux qui viendront après moi, et qui n'auront peut-être jamais la chance de connaître, comme moi, une femme capable de leur raconter un monde entier qu'ils ne soupçonnent même pas.

Yasmine sourit, touchée par cette manière qu'il avait de relier, sans jamais forcer le trait, son propre travail à ce qu'elle lui avait confié cette nuit-là sous le ciel de leur ancienne maison. Elle songea, sans le lui dire, que ce lexique, s'il survivait aux siècles comme tant d'autres textes de cette époque avaient fini par le faire, porterait peut-être, quelque part entre ses lignes, une trace infime de tout ce qu'elle lui avait appris d'un monde à venir — une empreinte invisible, mais réelle, de son propre passage à travers le temps.

* * *

Loin de se substituer à son rôle dans le commerce des parfums, cette nouvelle activité de Marwan vint plutôt l'enrichir d'une dimension qu'aucun des deux n'avait anticipée. Son travail au monastère lui ouvrit des contacts précieux parmi les communautés

chrétiennes de la ville, dont plusieurs marchands, impressionnés par son sérieux et sa réputation naissante d'érudit, devinrent des partenaires commerciaux fidèles pour l'importation de résines et d'essences rares venues de Byzance.

— Vous avez trouvé, sans le chercher, la meilleure alliance commerciale de toute votre carrière, s'amusa un jour Faris, en apprenant les termes avantageux qu'un marchand melkite venait d'accorder à leur maison, séduit par la réputation de Marwan autant que par la qualité de leurs produits.

— Les mots ouvrent parfois plus de portes que l'or, répondit Marwan, avec une fierté tranquille. J'aurais dû m'en souvenir plus tôt.

Le soir, dans le jardin planté de rosiers de leur maison damascène, Yasmine le regardait parfois travailler à son lexique à la lueur d'une lampe, le visage concentré, les lèvres murmurant parfois un mot dans une langue ou une autre, cherchant l'équivalence exacte entre trois mondes que seul un esprit aussi patient que le sien savait réconcilier — et elle songeait, avec une tendresse qui ne s'émoussait jamais, qu'elle avait eu, en cet homme, une chance qu'aucune médecine, aucun voyage à travers les siècles n'aurait jamais pu lui garantir : celle d'être aimée par quelqu'un qui cherchait, comme elle, le sens exact du monde, avec la même patience et la même foi tranquille dans la valeur de cette quête.

ACTE VIII — LE DÉNOUEMENT

Ce que les années léguèrent

Les années s'écoulèrent à Damas avec une douceur que Yasmine n'aurait jamais crue possible, tant sa vie, depuis le sanctuaire de Kadhimiya, avait été rythmée par les bouleversements plus que par la paix. Le commerce des parfums, désormais couronné par la réputation grandissante de l'*Attar al-Qalb*, s'étendit jusqu'aux cours de Cordoue et du Caire, porté par des caravanes qui portaient, sans le savoir, le nom d'une femme venue de onze siècles dans l'avenir. Marwan acheva son lexique trilingue après des années de patience, un ouvrage qui trouva sa place dans plusieurs bibliothèques du califat, cité par des générations de traducteurs qui n'apprirent jamais le nom de la femme qui l'avait, en secret, inspiré.

Des nouvelles de Bagdad leur parvenaient de temps à autre, portées par les caravaniers ou par les lettres que Zubayda, fidèle malgré la distance, continuait de leur envoyer chaque année. Elle leur apprit, un jour, la mort du cadi Abd al-Rahman ibn Yaqub, dans une lettre où perçait un chagrin sincère — l'homme dont le cœur avait un temps failli s'arrêter avait fini par vivre encore de longues années, grâce, disait-on dans la ville, à un régime de betteraves qu'il n'avait plus jamais osé négliger. D'autres lettres évoquaient Khayzuran, dont l'influence à la cour avait peu à peu décliné après la mort de son époux, remariée à un dignitaire de moindre rang, sa fortune diminuée par des années de dépenses somptuaires — une existence qui, aux dires de Zubayda, ne semblait plus porter la moindre trace de la fureur qui l'avait un jour animée contre une parfumeuse exilée.

— Croyez-vous qu'elle ait fini par trouver la paix ? demanda un jour Marwan, en lisant l'une de ces lettres à voix haute.

— Je ne sais pas, répondit Yasmine, songeuse. Mais je crois qu'elle a fini, peut-être, par comprendre qu'elle se battait contre elle-même plus que contre moi. C'est peut-être la seule paix qu'elle pouvait espérer trouver.

* * *

Le soir de leur vie

Ils vieillirent ensemble dans la maison aux rosiers, entourés d'apprenties devenues, avec le temps, des maîtresses parfumeuses à leur tour, et de Faris, qui avait fini par épouser une des filles de Fatima venue les rejoindre depuis Bagdad. Zubayda elle-même, dans les dernières années de sa vie, quitta Karkh pour passer ses derniers mois auprès de Yasmine, refusant, jusqu'au bout, de laisser la distance avoir le dernier mot sur une amitié née, contre toute attente, d'une rivalité amère.

— Vous m'avez appris, un jour, que le respect d'une égale valait plus que toutes les richesses du monde, lui dit Zubayda, sur son lit de mort, la main serrée dans celle de Yasmine. Je crois que c'est la leçon la plus précieuse que j'aie reçue de toute mon existence.

Yasmine ne sut jamais si elle avait vécu assez longtemps, dans ce siècle qui n'était pas le sien, pour voir ses enfants Sarah et Yanis grandir, vieillir, avoir peut-être eux-mêmes des enfants, à des siècles de distance et dans un monde dont elle n'aurait plus jamais aucune nouvelle. Cette blessure-là, comme elle l'avait promis à Marwan bien des années plus tôt, ne guérit jamais tout à fait — mais elle apprit, avec le temps, à la porter comme une part intégrante et précieuse d'elle-même, plutôt que comme une plaie qu'il fallait sans cesse rouvrir.

Un soir, très âgée déjà, alors que Jupiter brillait de nouveau avec une intensité particulière dans le ciel de Damas, elle sentit revenir cette même chaleur qu'elle avait connue près du puits asséché de la médersa de Bagdad, tant d'années plus tôt — non plus l'appel d'un ailleurs, mais une sensation plus calme, plus définitive, comme si ce même feu qui l'avait un jour arrachée à son siècle venait, cette fois, simplement clore le chemin qu'il lui avait ouvert. Elle sut, avec une certitude aussi paisible que celle qui l'avait saisie ce jour-là, que ce n'était pas un nouveau départ qui s'annonçait, mais la fin du seul voyage qui comptait encore : celui de sa vie tout entière, vécue et

achevée ici, dans cette ville de roses qui était devenue, plus véritablement que Dijon ne l'avait jamais été, la sienne.

— Restez avec moi, murmura Marwan, sa main serrant la sienne, comme il l'avait fait tant de fois depuis cette première nuit sur la barque du Tigre.

— Je reste, Marwan, dit-elle, un sourire paisible sur les lèvres. Je suis restée depuis longtemps déjà. Cette terre est la mienne, autant que vous l'êtes.

Elle s'éteignit avant l'aube, dans les bras de l'homme qu'elle avait aimé plus de quarante ans, à Damas, la seule ville où elle mourrait jamais — loin de Dijon , loin de Sarah et Yanis qu'elle n'avait plus revus, mais entièrement chez elle, dans cette vie qu'elle avait choisie et bâtie de ses propres mains, jusqu'à son dernier souffle.

ÉPILOGUE

Damas, aujourd'hui.

Le chantier archéologique, mené conjointement par l'université de Damas et une équipe française, s'était concentré, cet été-là, sur les vestiges d'une ancienne demeure du IXe siècle retrouvée sous les fondations d'un immeuble du quartier de Bab Touma, promis à la démolition. Personne, parmi les chercheurs, ne s'attendait à davantage qu'un ensemble de poteries et de fragments architecturaux ordinaires.

Le docteur Leïla Mansour, archéologue franco-syrienne dirigeant les fouilles, s'immobilisa pourtant devant ce que son équipe venait de dégager sous une dalle scellée depuis plus de mille ans : un coffret de bois, remarquablement conservé, contenant un flacon de verre soufflé encore bouché, des feuillets de parchemin couverts d'une écriture en trois langues, et, gravé sur le couvercle du coffret lui-même, un croissant entouré d'une branche de myrte.

— Ce flacon contient encore un résidu, murmura son assistant, penché sur le microscope portable qu'ils utilisaient pour l'analyse préliminaire sur site. Une trace organique. On dirait... une huile essentielle, incroyablement concentrée pour son âge.

Leïla saisit délicatement l'un des feuillets, cherchant à déchiffrer, sous la poussière des siècles, les mots tracés en arabe ancien, en grec, et dans ce qui ressemblait à du syriaque — un lexique, semblait-il, ou peut-être les fragments d'un plus vaste ouvrage.

Elle leva les yeux vers le ciel, où Jupiter, ce soir-là, brillait avec une clarté inhabituelle au-dessus des ruines de la vieille ville — et sans savoir pourquoi, sans pouvoir se l'expliquer à elle-même, elle sentit un frisson familier lui parcourir l'échine, comme si un héritage enfoui depuis plus de onze siècles sous cette terre venait tout juste de trouver la personne prête à le recevoir.

— Nous allons devoir dater cela très précisément, dit-elle enfin à son équipe, la voix légèrement tremblante d'une émotion qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Je crois que nous venons de faire une découverte tout à fait extraordinaire.